ANCIENNES

ÉGLISES

DU DÉPARTEMENT

DE L'HÉRAULT.

MONTPELLIER,
DE L'IMPRIMERIE DE JEAN MARTEL AÎNÉ.

—

1836.

ANCIENNES ÉGLISES

DU DÉPARTEMENT DE L'HÉRAULT.



La classification adoptée dans cette statistique de nos monumens chrétiens diffère en plusieurs points des classifications établies ailleurs ; elle a été adoptée, non comme meilleure en général, mais comme plus applicable aux localités qu'elle comprend. La nomenclature de M. de Caumont, la seule qui ait été expliquée avec étendue, et qui s'applique si bien aux églises du nord et de l'ouest de la France, ne convenait aux nôtres que d'une manière imparfaite. Dans l'état actuel de l'archéologie comparée, toute division chronologique des monumens doit d'abord être locale : on n'arrivera à établir des divisions plus générales, à préparer les matériaux d'une histoire complète de l'art en France, que par la comparaison des classifications particulières, et par la description exacte et minutieuse dans chaque localité de tous les monumens qui diffèrent selon le climat, les populations et les événemens politiques qui les ont produits.

Il est inutile sans doute de faire remarquer que les dates séculaires données ici, quand il n'y en a pas de plus précises fournies par des documens écrits, n'ont rien d'absolu. Il suffit, pour l'exactitude de la classification, que ces dates gardent entre elles une coïncidence et un

rapport constans ; elles ne sont qu'une moyenne résultant de la comparaison des formes architectoniques des divers monumens.

Nous n'avons pas trouvé de traces monumentales de l'établissement des Goths dans notre pays, qu'ils ont pourtant occupé jusqu'au 7e siècle ; il n'y a donc pas lieu pour nous de parler d'une architecture gothique. Les Sarrasins, qui au 8e siècle l'envahirent et y séjournèrent, n'y ont pas laissé non plus le moindre vestige un peu authentique de leur passage. L'influence de ces deux peuples est certainement pour quelque chose dans les monumens construits après eux sur le sol où ils ont séjourné, et nous avons eu occasion de la signaler plusieurs fois. Mais il n'en est pas moins vrai qu'aujourd'hui nous ne pouvons déterminer une seule pierre taillée qui vienne directement de leurs mains.

Nous avons conservé des monumens considérables élevés sous la seconde race. Les conquêtes, les institutions et les fondations religieuses des premiers Carlovingiens eurent une action immense sur notre pays comme sur le reste de la France et de l'Europe. Quoique pénétrés plus intimement par l'élément romain que les peuples du nord, nous participâmes alors au mouvement général et obéîmes à l'impulsion unitaire donnée par Charlemagne. Ici comme ailleurs, au 9e siècle, les caractères originaux qui devaient concourir à la régénération de l'art commencèrent à se prononcer ; la décadence bien rapide en apparence de l'unité carlovingienne n'empêcha pas la persistance de cette cause puissante de perfectionnement. La nuit du 10e siècle, comme on dit, l'élément de barbarie qui intervint alors dans les arts, fut même nécessaire pour effacer ces tentatives de renaissance dont l'art carlovingien avait été marqué. Nous avons compris sous le nom d'*architecture carlovingienne* les constructions des 9e et 10e siècles, que des signes nombreux distinguent des constructions antérieures et postérieures.

Aux 11e et 12e siècles, en même temps que du mélange des idiomes barbares et du latin se forment nos langues nationales, l'architecture chrétienne, au milieu des réminiscences romaines et des innovations barbares, grandit, prend des formes plus arrêtées, et acquiert enfin, dans un nombre infini de monumens, une valeur d'ensemble et une richesse de détails qui ne purent jamais être surpassées. C'est aux

monumens de cette époque que nous appliquerons plus particulièrement le nom d'*architecture romane.*

Les nombreuses imitations grecques qui se rencontrent dans cette architecture, lui ont souvent fait donner le nom de *bysantine :* cette dénomination n'est pas assez générale. L'influence des arts du Bas-Empire est évidente sur un grand nombre de nos monumens carlovingiens ou romans ; mais nous ne pouvons assigner un seul de ceux que nous avons à décrire, pas plus à des artistes grecs qu'à des artistes visigoths ou sarrasins. Il ne faut jamais perdre de vue les influences étrangères, mais elles sont limitées. Les monumens élevés dans un pays sont toujours l'œuvre des hommes qui le peuplent, quels que soient d'ailleurs les sentimens auxquels ils obéissent en les élevant, les emprunts dont ils s'enrichissent, et même les mains auxquelles ils ont recours.

L'époque culminante de notre architecture fut le 12ᵉ siècle, et pourtant alors le dernier mot de l'architecture chrétienne n'était pas dit. Un développement bien plus complet lui était réservé ; mais ce n'est pas sur notre sol qu'il devait avoir lieu.

Aux 13ᵉ, 14ᵉ et 15ᵉ siècles, pendant que le nord de la France voyait se développer de tous côtés les merveilles de l'*architecture ogivale,* le midi en général ne s'accommodait pas de cette forme nouvelle : il l'avait adoptée parce qu'il ne pouvait faire autrement, mais il l'exécuta sans amour et par imitation. Ce n'est pas dans le midi qu'il faut venir étudier l'art ogival : il est difficile d'y apprécier siècle par siècle, et moins encore par période plus courte, ces nuances de style si délicates et pourtant si précises qui se laissent si bien distinguer ailleurs. A quelques exceptions près, ce n'est qu'au 16ᵉ siècle et aux approches de la renaissance, que le style de nos monumens ogivaux peut être confondu avec celui des monumens du nord, et apprécié d'après les mêmes règles.

MONTPELLIER.

Eglise Saint-Pierre. Entre tous les monumens chrétiens qui s'étaient multipliés à Montpellier du 11ᵉ au 15ᵉ siècle, il ne reste debout que l'église bâtie par ordre d'Urbain V, de 1362 à 1367. Elle a subi en 1561 et 1567 de si rudes attaques de la part des huguenots, et en 1634 des réparations de si mauvais goût, qu'elle en est restée toute défigurée. La façade mal orientée ne présente de remarquable qu'un porche formé par deux énormes obélisques ronds, soutenant une voûte ogivale, qu'il faut bien, malgré leur bizarrerie, attribuer au 14ᵉ siècle, et un clocher qui porte aussi les caractères de l'architecture de cette époque: il est carré, percé de lancettes géminées sans élégance, et orné de petites corniches formées par des trilobes dont les retombées sont sculptées en têtes saillantes; son couronnement se compose non d'une flèche, mais de six pinacles quadrangulaires garnis de crochets; deux tours plus petites, ornées de quelques gargouilles et de têtes sculptées, occupent l'extrémité des deux ailes. On remarque encore dans les parties de l'église qui avoisinent la grande tour quelques arcs en plein cintre; ils étaient très-apparens dans le mur d'enceinte qui vient d'être dégradé par une réparation faite à la façade de l'Ecole de médecine dont il faisait partie. Ces constructions appartenaient à l'ancien monastère de Saint-Germain, et devaient être antérieures à l'église actuelle.

L'intérieur a été plus complétement altéré par les réparations du 17ᵉ siècle. On n'y voit de l'ancien édifice que des piliers à moulures prismatiques, et des têtes sculptées à la retombée des voussures ogivales de quelques chapelles. Cette église, dans son ensemble, ne peut servir en aucune manière à caractériser l'art ogival du 14ᵉ siècle, même dans le midi. S'il fallait apprécier le mérite des artistes qui l'élevèrent, nous devrions nous montrer plus sévères qu'Urbain V, qui avait ordonné la construction d'une cathédrale, et trouva, quand il vint la visiter, qu'on n'avait fait qu'une humble chapelle.

CELLE NEUVE.

Eglise de Sainte-Croix. Sa construction primitive remonte à Benoît d'Aniane : il en est fait mention dans une charte de Charlemagne de l'an 799 ; mais elle a subi depuis des reconstructions considérables. Son plan est un parallélogramme terminé circulairement à l'orient. Au midi, on aperçoit encore les restes d'une porte, dont l'arc en plein cintre posait sur un large linteau monolithe ; au nord , une porte plus grande , dont l'archivolte fait retour sur les impostes. L'apside a une fenêtre, dont l'archivolte arrondie retombe sur deux colonnettes engagées ; leur chapiteau en feuilles d'acanthe a un tailloir orné de guillochis. Des contre-forts peu saillans soutiennent les murs de la nef, au bas desquels règne un soubassement de quatre à cinq pieds de hauteur, terminé par une cimaise d'un bon travail ; ce soubassement continue autour de l'apside qui n'a pas de contre-forts. Les murs ont une épaisseur considérable ; ils sont d'un appareil moyen plus grand dans le bas , et assemblés avec beaucoup de régularité et très-peu de ciment.

A une époque postérieure , on a exhaussé l'édifice pour en faire un lieu fortifié. Les murs ont été prolongés en appareil plus petit et plus irrégulier, les contre-forts élevés pour servir d'appui à des mâchecoulis et à des meurtrières dont la construction grossière peut appartenir au 16e siècle.

A l'intérieur, les réparations dont cet édifice a été affligé, les couches épaisses de plâtre et de badigeon qui le recouvrent, n'empêchent pas encore de remarquer des arcades garnies d'impostes, quatre énormes demi-colonnes appliquées en encorbellement contre les murs de la nef, soutenant des arcs doubleaux et une voûte en plein cintre ; leurs chapiteaux sont très-prononcés, munis d'un fort tailloir carré , et sculptés en larges feuilles plates et galbées, d'un travail barbare.

S'il reste à Celle Neuve quelque chose des constructions carlovingiennes , c'est seulement dans les parties inférieures. Le soubassement extérieur avec sa cimaise a un caractère tout-à-fait antique ; mais les colonnes et les voûtes nous paraissent avoir été refaites à l'époque romane. La fenêtre de l'apside ne peut pas être antérieure au 12e siècle.

Il est probable que cet édifice, ruiné vers le 10e siècle, aura été relevé au 11e ou 12e, et consacré alors à la sainte croix.

Il n'y a pas encore un an qu'un propriétaire, gêné par le voisinage de l'église, a été autorisé à couper extérieurement une partie du chevet ; on permet aussi souvent au curé de creuser des chapelles dans l'épaisseur des murs. Il est facile de prévoir qu'ainsi attaqué à l'intérieur et à l'extérieur, ce petit édifice, s'il reste debout, grâce à l'énorme proportion de ses murailles, cessera de compter au nombre des monumens chrétiens que notre pays conserve.

MAGUELONE.

Ancienne église Saint-Pierre. Construite à plusieurs reprises entre les années 1048 et 1178. Son plan est une croix latine. Sa façade ouest, terminée en fronton, présente une fenêtre romane à colonnettes, dont l'archivolte est formée de pierres noires et blanches, et une porte ogivale en marbre ornée de sculptures curieuses ; ses pieds-droits, munis de deux impostes sculptés en tête humaine, portent un large linteau orné d'une belle arabesque et d'une inscription avec la date de 1178, et sont flanqués de deux bas-reliefs représentant saint Pierre et saint Paul, d'un travail plus barbare et probablement plus ancien que les autres parties de la porte. La sculpture du tympan représente le Christ sur un trône entouré des quatre symboles évangéliques ; l'archivolte de cette porte est aussi formée de claveaux alternativement noirs et gris. Cette façade est en partie masquée par la tour carrée de la cuisine, commencée au 12e siècle, mais terminée beaucoup plus tard, comme l'attestent les fenêtres carrées et trilobées qui éclairent sa partie supérieure. Les murs du côté méridional de la nef et ceux de l'apside ont été, postérieurement à leur construction, couverts par un revêtement de murailles épaisses, couronnées de mâchecoulis en plein cintre aujourd'hui détruits, percées de quelques petites fenêtres carrées, de meurtrières, et flanquées de deux tours abattues. Du côté septentrional, la tour du Saint-Sépulcre s'élève encore au-dessus du transept ; un escalier à larges bandeaux et à impostes, d'un aspect tout romain, s'appuie contre le mur de la nef et conduit, par deux rampes super-

posées, sur un toit obtus couvert en larges dalles. Du même côté sont de nombreux arrachemens, des fragmens d'arcs, de voûtes et de colonnettes, restes des constructions ogivales qui formaient le chapitre et le cloître, et qui avaient été élevées pendant les 13[e] et 14[e] siècles.

A l'intérieur, formant une seule nef avec deux chapelles dans les transepts, et une troisième pratiquée dans l'épaisseur du mur méridional et sous l'une des deux tours ruinées, de hautes colonnes engagées, à chapiteau plus ou moins fini, varié, mais toujours imité du type corinthien, soutiennent les arcs doubleaux et les voûtes, d'une forme ogivale peu prononcée, les arcades du chœur et des transepts aussi légèrement ogivées. Le chœur est orné de trois fenêtres à colonnettes romanes, et d'une arcature retombant sur des colonnettes dont le chapiteau est, comme celui des fenêtres, trop fruste pour être caractérisé. Dans le mur à droite de la nef, deux fenêtres romanes, dont les colonnettes ont un chapiteau bysantin, ne servent plus à éclairer l'église depuis le revêtement extérieur. Les grandes ouvertures ogivales sans ornement, dont une l'éclaire aujourd'hui si largement, ont été pratiquées plus tard.

Nous ferons remarquer encore dans cet intérieur deux portes en plein cintre et à large linteau monolithe, l'une au nord, qui sert aujourd'hui d'entrée, l'autre dans le transept méridional ; et une large tribune, destinée autrefois aux chanoines, qui occupe la plus grande partie de la nef. M. Mérimée (1) a trouvé cette disposition reproduite dans beaucoup d'églises d'Espagne ; un grand nombre d'églises dans le département ont des tribunes semblables.

De tous les objets qui formaient autrefois la décoration accessoire de cet intérieur, il reste encore quatre autels quadrangulaires couverts de leur table en marbre ; un sarcophage en marbre à rinceaux, d'un travail antique mais manifestant à un haut degré la décadence, et qui peut être du 5[e] ou 6[e] siècle ; deux tombeaux ogivaux, dont les sculptures sont dans un état de dégradation complète : l'un érigé en 1374 au cardinal de Cauillac, dans le transept septentrional ; l'autre élevé

---

(1) *Notes d'un voyage dans le midi de la France.* 1835. *in* 8°.

dans le transept opposé, au commencement du 15e siècle ; quelques inscriptions antérieures au 12e ; enfin, plusieurs pierres tumulaires sculptées en creux et en relief, et désignant par leurs inscriptions plusieurs évêques de Maguelone aux 14e, 15e et 16e siècles.

Ce monument, propriété particulière depuis la révolution, est en butte à une dévastation de tous les jours, qui ne laissera bientôt debout que quatre murs entièrement dépouillés de tout ornement sculpté ou écrit (1).

VILLENEUVE-LEZ-MAGUELONE.

Eglise de Saint-Baudile. Il est fait mention de Villeneuve dès l'an 819. Son église fut probablement construite après la destruction de Maguelone en 737, et long-temps avant sa restauration en 1038. Son plan est une croix latine, terminée à l'orient par une apside demi-circulaire; la façade ouest se termine en pignon ; la porte au midi a été agrandie postérieurement, aux dépens d'une des archivoltes cintrées qui la composaient. Au-dessus du transept méridional s'élève une tour carrée, à toit obtus quadrangulaire, relevée plus tard, mais probablement sur le modèle de l'ancienne. L'apside, éclairée primitivement par une seule petite fenêtre cintrée sans colonnettes, est décorée à sa partie supérieure d'une petite arcature à modillons simples, d'un tore et d'une corniche en dents de scie ; les contre-forts sont peu saillans ; les murs sont en appareil plus petit, moins régulier qu'à Maguelone, et séparé par des couches de ciment plus épaisses.

A l'intérieur, les voûtes en plein cintre sont soutenues par des arcs doubleaux qui retombent sur des piliers dont l'imposte continue tout le long de la nef. MM. Mérimée et Taylor, à qui nous signalâmes cette église comme carlovingienne et qui l'ont visitée avec nous, ont vu depuis cette opinion confirmée par les rapprochemens qu'ils en ont pu faire avec quelques autres monumens, dont la date était mieux connue ; ils ont retrouvé dans les églises de Coustonges et de Serra-Bona, en Roussillon, les principales dispositions de celle de Villeneuve.

---

(1) Voy., pour plus de développemens, les *Monumens de quelques anciens diocèses du Bas-Languedoc*. Montpellier 1836, in-4°, 2e et 3e livraisons.

LATES.

Eglise dépendant autrefois du château de Lates, construite au 12e siècle. Ruinée et réparée à plusieurs reprises, elle présente des constructions diverses. On peut rapporter à la construction primitive les deux apsides inégales, encore debout, qui indiquent que l'église avait à l'est les trois apsides ordinaires, deux transepts ou peut-être deux collatéraux. Ces apsides, en appareil moyen, presque sans ciment, portent cinq plastres à leurs angles, trois fenêtres en plein cintre sans colonnes, et au faîte un rang de corbeaux sculptés avec beaucoup de soin, supportant la corniche supérieure. On peut rapporter aussi au 12e siècle les têtes incrustées dans la façade ; l'arcade ogivale, apparente au midi, et les retombées sculptées en tête, seuls restes de l'ancienne nef, appartiennent sans doute à une réparation du 13e siècle ; le reste de la nef et la façade en mauvais blocage sont d'une construction tout-à-fait postérieure.

A l'intérieur, on distingue bien aussi les arcades en plein cintre du chœur et de l'apside méridionale formant aujourd'hui la sacristie, ornées à leur sommet d'une sculpture barbare, et les arrachemens des voûtes ogivales détruites.

Cette église est surtout remarquable par les têtes sculptées qui la décorent à l'extérieur ; elles sont d'un travail rapide, mais bon, et d'une expression bien sentie. Transposées aujourd'hui, détachées de l'ensemble dont elles faisaient partie, et privées dès-lors du sens que la disposition architecturale devait leur donner, ces têtes d'hommes barbus et couronnés, d'animaux réels ou fantastiques, nous paraissent sans signification. Il ne serait pas étonnant pourtant que parmi elles se trouvassent les effigies des Guillem. Ainsi nous auraient été transmises, sur la façade de leur chapelle, des images authentiques des seigneurs de Montpellier au 12e siècle.

CASTRIES.

Nous croyons pouvoir attribuer cette église au 11e siècle. La façade occidentale, nue dans le bas et sans ouverture, porte au milieu une

fenêtre cintrée à colonnettes, et se termine par un galbe orné d'une arcature et d'une frise détruite en grande partie. Ce qui en reste laisse voir divers compartimens d'ornemens variés dans le goût bysantin : ce sont des entrelacs, des animaux grimaçans, des rosaces, des fers de lance, des rinceaux, etc. Les autres parties extérieures sont encombrées de constructions qui n'en permettent pas l'abord. A l'intérieur, c'est une seule nef avec voûte et doubleaux à plein cintre ; de grosses colonnes engagées, dont les chapiteaux très-développés et variés présentent pour la plupart des feuilles d'acanthe mêlées d'emblèmes divers; des têtes barbares, des aigles dressés les ailes déployées. Nous signalerons plus particulièrement les deux chapiteaux qui se trouvent aujourd'hui aux deux côtés de la tribune au fond de l'église : l'un porte, au-dessus des feuilles d'acanthe qui l'enveloppent, une figure à longue robe, couchée le long de son tailloir ; aux pieds de ce personnage, et formant une des faces latérales du tailloir, est un singe, par lequel l'artiste a voulu sans doute exprimer le diable, le mal ; à sa tête et formant l'autre face, une sculpture fruste, qui devait être un ange, emblème du bien. Le chapiteau opposé représente le Christ dans un nimbe, soutenu des deux côtés par l'ange et le bœuf ; les deux lettres A et Ω sont sculptées dans le nimbe. Toutes ces sculptures sont d'un travail grossier sans doute, mais large et plein d'effet.

Le chœur et une chapelle latérale sont en ogives du 13e ou 14e siècle, d'un style modeste, en harmonie avec la petitesse de l'édifice, et formant avec la partie romane de la nef un ensemble qui n'est point disparate. Nous n'avons pas de renseignement historique sur ce monument, nous pensons qu'on peut lui assigner pour date le 11e siècle ; il est d'un style moins simple et plus éloigné de l'antique que celui des monumens du siècle de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, moins barbare que celui des édifices élevés sous les autres rois de la deuxième race, mais plus rustique cependant, d'un travail moins fini, moins recherché que nos beaux monumens de la fin du 12e siècle : c'est entre ces deux époques qu'il nous a paru plus naturel de le placer.

VIGNOGOUL.

Ancienne église du monastère du Vignogoul, construite au commencement du 13e siècle ; son plan est une croix latine, terminée à l'orient par trois apsides ; elles ont leurs angles garnis de colonnes engagées, plus grandes dans l'apside principale, filant jusqu'au faîte et terminées par un chapiteau de feuilles galbées et recourbées. Dans leurs entre-colonnemens sont des fenêtres longues, terminées en tiers-point. Au midi, est une porte en plein cintre, dont les voussures rondes retombent sur des colonnes engagées dans les coins ; la façade est nulle et cachée par des constructions postérieures ; l'appareil des murs est moyen, avec peu de ciment ; ils sont garnis de corbeaux non sculptés et de contre-forts saillans de plusieurs pieds. Au nord, on peut remarquer encore une porte, dont l'arc en plein cintre retombe sur un large linteau.

L'intérieur n'offre ni colonnes ni piliers ; les voûtes, les arcs doubleaux et croisés de la nef, les arcades des transepts, d'une forme ogivale peu élancée, retombent sur des culs-de-lampe ; mais dans le chœur les neuf voussures qui partent de la clef retombent sur huit faisceaux, de trois colonnettes chacun, dont la principale a deux annelets le long de son fût. Au-dessus des transepts règne une galerie ou tribune composée de trois arcades ogivales et trilobées, s'appuyant sur des colonnettes. Cette galerie devait être continuée dans la nef, mais elle a été bientôt interrompue ; toute la partie inférieure de la nef est d'une construction postérieure et beaucoup plus grossière. A l'intérieur, l'appareil, grand dans le bas, devient moyen dans le milieu et petit enfin dans les voûtes. Les culs-de-lampe, les petits chapiteaux des colonnettes du chœur et des tribunes, ainsi qu'à l'extérieur, ceux des colonnes de la porte et des apsides, présentent constamment et avec très-peu de variété des feuilles galbées et recourbées en crochet à leur extrémité.

Ce monument, par sa date bien connue, peut servir à déterminer tous les caractères de notre architecture au commencement du 13e siècle. On y rencontre les innovations ogivales dans toute la timidité et la grossièreté de leur première apparition, et des restes consi-

dérables du style roman. Cette église est tout ce qui reste de l'ancien monastère des religieuses de Saint-Augustin.

LOUPIAN.

Petite église du 10e siècle ; elle n'est pas orientée régulièrement ; la façade au nord a une porte, dont les archivoltes, ornées d'un triple tore, ont la forme d'un fer à cheval. Une des voussures, festonnée de dentelures rondes, retombe sur des colonnes engagées dans les coins. Cette porte est elle-même renfermée dans une arcade plus grande, dont les pieds-droits portent une imposte ornée d'un entrelac grossier. Les chapiteaux des colonnes sont en grosses feuilles entrelacées, d'un travail rude, et leurs tailloirs sont sculptés comme les impostes de l'arcade. Cette façade a été exhaussée postérieurement ; la partie supérieure, surmontée aujourd'hui d'un campanille plat à trois ouvertures cintrées, est d'un autre appareil que la partie inférieure et primitive, qui se terminait autrefois en pignon, comme dans toutes nos églises romanes. Le chevet est divisé en cinq côtés par des pilastres peu saillans, et percé de trois petites fenêtres cintrées sans colonnettes. Les côtés de l'église qui ne sont pas obstrués par les maisons voisines, laissent voir, à l'est, des murs en appareil inégal mais bien réuni, munis de contre-forts saillans de quelques pouces seulement ; une corniche simple règne au-dessous du toit formé de larges dalles. Toute l'église, comme la façade, a été plus tard exhaussée d'un mur haut de quelques pieds, où l'on voit encore des meurtrières et qui a servi de défense.

A l'intérieur, la nef, sans transepts ni collatéraux, a des arcades bouchées garnies d'imposte, qui retombent sur des piliers dans lesquels s'engage une grosse colonne, ou comme dans l'arc du chœur, deux colonnes plus petites réunies par le même chapiteau. Ces chapiteaux très-développés portent des sculptures bizarres et difficiles à expliquer : des têtes et des figures entières plates, des animaux dans des positions singulières, des têtes saillantes de veau ou de loup, exécutés de la façon la plus barbare. Les tailloirs et celles des impostes qui sont sculptées portent, comme sur la façade, des entrelacs. Les arcs doubleaux, la voûte et l'arc du chœur rentrent, vers leur base, d'une

manière très-marquée, et forment presque les deux tiers du cercle ; la voûte est en petit appareil, mais dans la travée du milieu on remarque une partie appareillée en feuilles de fougère ; le chœur porte, à chacun de ses angles, une colonnette dont le chapiteau reproduit le dessin de l'un de ceux de la nef : sur ces colonnes retombent des nervures rondes et croisées ; leurs bases, comme celles des colonnes de la nef qui ont été conservées, portent des cordes sculptées.

Parmi les caractères architectoniques que nous venons d'énumérer, quelques-uns, comme les chapiteaux à figures barbares, se rencontrent fréquemment dans les édifices du nord de la France au 11e siècle, et principalement dans ceux qu'on a appelés normands ou saxons. Les autres, comme les cintres à base rentrante, l'appareil en feuilles de fougère, se reproduisent fréquemment dans les monumens du Roussillon. Dans notre pays, de telles représentations indiquent, il nous semble, l'influence étrangère et barbare, sarrasine et normande à la fois, qu'il eut à subir pendant le 10e siècle, après la dispersion de l'unité carlovingienne et pendant les premiers désordres de l'organisation féodale.

VALMAGNE.

L'abbaye de Valmagne fut fondée au 12e siècle ; mais l'église qui y reste aujourd'hui ne fut construite qu'au 14e. On ne retrouve les constructions romanes que dans quelques salles qui servent aujourd'hui d'étable, et dans une des galeries du cloître, où s'ouvrait la salle capitulaire du 12e siècle, encore tout entière. On doit y remarquer les voûtes surbaissées et croisées, et les colonnes de feuilles galbées ou enroulées, d'un bon travail.

L'ancienne église à trois nefs est la plus régulière des églises ogivales du département ; elle a la forme d'une croix latine, et le chœur y est entouré de neuf chapelles. Les arcades et les piliers dans lesquels s'engagent les colonnettes, quoique d'un élancement très-prononcé, n'ont pas partout la même distinction ; ce n'est que dans le chœur et dans les transepts qu'ils forment des faisceaux de colonnettes et qu'ils ont des chapiteaux en feuilles élégantes. Les roses et les lancettes qui éclairent l'église sont presque toutes dégradées ; on aperçoit

encore les clefs sculptées et peintes qui ornaient la voûte. Le porche a une porte ornée de sculptures élégantes, mais la façade qui a toujours été nue, paraît bien plus dénuée aujourd'hui qu'elle est privée d'une grande partie de sa décoration : la rose et la galerie extérieure du porche. Tout le système extérieur de ce monument est peu remarquable, il n'a pas de clocher, et quoique les contre-forts en soient très-développés, on n'y voit pas cette profusion de clochetons, de pinacles et de sculptures qui distinguent les autres églises ogivales. Les sculptures les plus remarquables ont été réservées pour le cloître, qui présente, dans quelques-unes de ses parties et surtout dans la fontaine à jour qui décore son préau, ce que l'art ogival a produit de plus gracieux (1).

SAINT-MARTIN-DE-LONDRES.

Eglise du 11[e] siècle. Son plan est une croix latine, terminée à l'est par une apside principale, au nord et au midi par deux apsides latérales; elle porte au milieu des deux transepts un dôme octogone, dépassant la nef de quelques pieds et surmonté d'un campanille à fenêtres romanes; le prolongement de la nef est entièrement masqué par des constructions étrangères. La décoration extérieure de ces apsides et de la coupole consiste en petites arcatures à modillons simples, surmontées d'une frise en dents de scie; on y remarque aussi des pilastres étroits, un soubassement et quelques fenêtres cintrées, dont une seule porte encore les colonnettes qui les décoraient; leurs chapiteaux ont quelques fleurons sculptés en relief très-plats. Au midi, dans un porche à voussures rondes, croisées, s'ouvre une porte à colonnes, dont les chapiteaux portent une seule volute grossière et dont la base est ornée de quelques moulures angulaires. Au-dessus de la porte est une petite statue grossière et mutilée de saint Martin à cheval; sur ce porche s'élève un clocher carré, d'une construction moins ancienne que l'église.

A l'intérieur, les voûtes et les arcs doubleaux, en plein cintre,

---

(1) La description que nous avons donnée ailleurs de ce monument nous dispense d'autres développemens. Voy. les *Monumens de quelques anciens diocèses du Bas-Languedoc*, 1[re] livraison.

retombent sur des piliers et des colonnes engagées, dont le chapiteau est simplement équarri ou taillé dans les formes les plus rudimentaires; le milieu des deux transepts forme une coupole ovoïde. La nef est partagée dans sa hauteur par une tribune massive, elle est très-courte, et nous n'avons pu nous assurer si elle était d'une construction contemporaine de celle des autres parties.

VIOLS-LE-FORT.

Eglise du 12e siècle. Son plan est un simple rectangle, terminé à l'est par une apside demi-circulaire. A l'extrémité, du côté méridional, s'élève une haute tour carrée, percée de doubles fenêtres cintrées portant sur une grosse colonnette; l'appareil en est moyen et très-serré. Au 14e ou 15e siècle, une salle en arcs ogivés a été élevée au-dessus de la nef, et la tour a été exhaussée : ces constructions militaires transformaient l'église en citadelle; elles sont, en appareil plus mauvais, percées de quelques petites fenêtres carrées, et à leur partie inférieure, d'un rang de trous carrés qui extérieurement contribuent à la décoration de l'édifice, mais qui devaient servir pour la défense de la place. Ces trous se retrouvent dans presque tous les monumens militaires du département.

A l'intérieur, les trois nefs sont divisées par des piliers et des arcades en plein cintre, et terminées par trois apsides; un double banc de pierre occupe leur pourtour. Cet intérieur a été agrandi du côté de l'ouest par des arcades ogivales, à la même époque où furent faites les constructions : cette réparation a détruit la façade primitive.

SAINT-GUILLEM-DU-DÉSERT.

Guillem, duc d'Aquitaine, comte de Toulouse, l'un des chefs des armées de Charlemagne, devenu, sous le nom de *Guillem au court nez,* le héros principal d'un cycle tout entier d'épopées romanes que nous possédons encore en partie, fonda en 804, et confia à la direction de Benoît d'Aniane le monastère qui depuis a porté son nom; quelques années après, il s'y retira et y mourut en odeur de sainteté. Il reste de ce monastère une église et une partie du cloître.

L'église, en forme de croix latine régulièrement orientée, présente à l'orient, côté le plus orné dans les églises de la plus ancienne période romane, trois apsides demi-circulaires inégales, au-dessus desquelles s'élève un gable décoré d'une petite arcature et percé de trois ouvertures, dont deux sont rondes et l'autre en forme de croix. L'apside principale est ornée de trois fenêtres à colonnettes, d'une frise en dents de scie et d'un rang d'arcades profondes, mais bouchées et à colonnettes; trois fenêtres plus petites, une frise pareille et une arcature d'un dessin différent, décorent les deux apsides latérales. Les retombées de tous ces arcs sont sculptées en têtes bizarres d'hommes et d'animaux; les chapiteaux de ces colonnettes présentent des dessins variés, qui ne s'écartent pourtant pas d'un certain type que nous regardons comme propre à l'époque carlovingienne : ce sont des entrelacs peu fouillés, plus ou moins compliqués dans leurs évolutions, d'un dessin quelquefois très-élégant et ne rappelant nullement l'antique; ou de petits compartimens, d'une extrême simplicité, mais d'un travail toujours très-arrêté.

Le long des côtés de la nef règne une arcature, prolongée de temps en temps en pilastres et ornée de têtes bizarres. L'appareil des murs est petit, régulier, séparé par des couches de ciment épaisses de plusieurs lignes, et qui ont acquis la dureté et l'apparence de briques minces. Toute cette partie de l'église nous a paru devoir être attribuée à la construction primitive de Guillem, au commencement du 9e siècle. La façade doit être postérieure; elle ne fait point corps avec l'église et présente un appareil différent. La partie inférieure contenant une porte à plusieurs archivoltes cintrées et un porche à voussures rondes, croisées, nous semble du 11e siècle. Les chapiteaux des colonnes extérieures et intérieures de ce porche présentent des sculptures d'un travail et d'un dessin bien différens de ceux des apsides : ce sont des volutes, des feuilles grossières, et des animaux symboliques, d'une exécution moins barbare. La partie supérieure, qui forme une tour carrée, percée de quelques fenêtres carrées ou rondes, est encore postérieure, et pourrait être du 16e ou du 17e siècle.

A l'intérieur, l'église, quoiqu'en plein cintre, a un élancement remarquable. La solidité avec laquelle elle a été construite n'a nui à l'effet général que dans l'arc du chœur, qui se trouve en partie caché

par les deux énormes piliers qui rétrécissent le milieu des deux transepts ; la nef et les collatéraux sont divisés par des piliers qui ont la forme de croix et qui sont ornés d'impostes simples. Dans les transepts et le chœur, des colonnes de plusieurs dimensions rendaient la décoration plus riche ; mais cette partie de l'église a subi de nombreuses dégradations. Au 15e siècle, on a converti la moitié supérieure des deux transepts en tribunes au moyen de mauvaises arcades ogivales.

Il reste de l'ancienne décoration, accessoire à l'église, un autel en marbre blanc très-remarquable. Dans les deux compartimens qui forment sa face principale, on a représenté Jésus-Christ sur son trône entouré des quatre symboles évangéliques, et sur la croix entouré d'anges et des saintes femmes : ces tableaux et la bordure de rinceaux qui les encadre sont exécutés en relief plat et ornés d'incrustations en verre de couleur. Dans le transept méridional est une pierre tumulaire portant l'effigie de Bernard de Bonneval, en habits abbatiaux, gravée au trait et entourée d'une inscription avec la date de 1317.

Au midi de l'église, le cloître, composé autrefois de deux galeries superposées, ne présente plus de son étage inférieur que les galeries nord et ouest, formant de petites arcades doubles, dont la retombée, ornée d'une tête plate, porte sur une colonnette très-basse. La construction, l'appareil et les sculptures indiquent la même époque que celle du chevet et de la nef ; les autres galeries, démolies après la révolution, étaient un ouvrage du 12e siècle et l'un des plus beaux produits de l'admirable architecture de cette époque : on peut en juger encore par les débris nombreux disséminés à Saint-Guillem et dans les villages des environs. On recueillit de ces démolitions des colonnes et des pilastres unis, cannelés, torses, polygones, rudentés, etc. ; des chapiteaux historiés ou à feuilles diverses, naturelles ou fantastiques ; des dessins variés à l'infini ; des frises, des arabesques du goût le plus recherché. Toutes ces sculptures, exécutées en pierre très-dure, sont profondément fouillées et d'un travail excellent ; les difficultés les plus grandes d'exécution s'y trouvent alliées aux créations les plus originales et les plus heureuses. On y rencontre de fréquentes réminiscences antiques, des feuilles d'acanthe, des volutes, des méandres, des oves ; mais ces imitations sont faites avec une grande liberté, et

ne sont que les accessoires d'un ensemble complétement original. Les sculptures de sujets vivans sont loin de présenter la même perfection ; mais cela tient au système entier de la sculpture chrétienne, et de nombreux exemples prouvent que si leur but eût été l'imitation naturelle, les artistes chrétiens seraient allés aussi loin qu'on est allé depuis. Les bas-reliefs historiés qu'on a pu recueillir, sont tous exécutés dans cette manière roide et conventionnelle dont l'art chrétien ne s'est jamais dépouillé pendant sa phase hiératique, pour la représentation des formes humaines et vivantes. Les sculptures de Saint-Guillem n'en doivent pas moins être regardées comme un des plus parfaits produits de l'art roman arrivé à son apogée.

CLERMONT.

L'Église de Saint-Paul, construite à la fin du 13e siècle et au commencement du 14e, offre l'intérieur ogival le plus satisfaisant qui puisse se rencontrer dans le département. Dans les piliers à huit faces inégales qui séparent ces trois nefs, s'engagent quatre colonnes; la colonne de la nef ne s'arrête pas, comme celle des collatéraux, à la retombée des arcades et des voussures, mais elle s'élance jusqu'à la retombée des nervures de la voûte principale. Les chapiteaux peu saillans sont pourtant bien fouillés et de feuillages variés. La nef principale est éclairée par des lancettes géminées qui deviennent plus longues et plus multipliées dans le chœur, entre les voussures nombreuses qui le décorent. Les arcades ogivales et les voûtes des bas côtés sont très-pointues; et quoique plusieurs de leurs moulures soient prismatiques, elles ne démentent pas le style des 13e et 14e siècles.

Tandis que dans les édifices romans du midi on observe une régularité constante de plan, les édifices ogivaux, au contraire, y sont souvent irréguliers. Le plus souvent le plan roman a été conservé, et l'église garde la forme de basilique, une nef et une apside, ou trois nefs et trois apsides; mais les transepts et les chapelles y introduisent toujours beaucoup d'irrégularité. A Clermont, basilique à trois nefs et trois apsides, les transepts n'existent pas, ils sont remplacés par deux chapelles de chaque côté du chœur. Les autres chapelles le long des bas côtés ont été ajoutées postérieurement.

A l'extérieur considérablement altéré dans son ensemble par les reconstructions, on peut encore remarquer un chevet couronné d'un machecoulis en plein cintre et de créneaux surmontés de pinacles. Ces pinacles se reproduisent aux côtés de l'église au-dessus des contreforts qui appuient par des arcs-boutans à la nef principale. Au midi, un porche fort petit renferme une porte ogivale à voussures profondes et nombreuses; au-dessus de ce porche s'élève une tour, carrée d'abord, qui, plus tard, au 17ᵉ siècle, a été relevée sur huit faces et percée de fenêtres ignobles. La façade ouest se compose, comme à l'ordinaire, d'une rose à compartimens très-élégans entre des tourelles carrées jointes par des machecoulis. Cette façade est du 15ᵉ siècle; la porte a été refaite en style classique du 17ᵉ.

D'après la *Statistique de l'Hérault* (nous n'avons pas maintenant de meilleure autorité à citer), cet édifice, commencé en 1275, aurait été achevé en 1313. Il y a lieu de croire que la *Statistique*, ordinairement si sobre de dates, n'a donné celle-ci que sur de bonnes preuves. Le style de l'édifice n'a rien du reste qui puisse l'infirmer, si l'on admet toutefois, comme nous l'avons indiqué, que plusieurs de ses parties appartiennent à une époque plus récente.

LODÈVE.

Bien qu'il soit écrit que saint Fulcrand, le plus célèbre des évêques de Lodève, fit construire en 949 une basilique en l'honneur de saint Geniez, martyr d'Arles, à la place du bâtiment grossier qui existait avant lui; bien qu'une inscription, restaurée plusieurs fois sur la porte de l'église actuelle de Saint-Fulcrand, ancienne cathédrale de Lodève, attribue sa construction à Fulcrand lui-même, il n'est personne qui ne puisse s'assurer aujourd'hui que cette église a été édifiée aux 13ᵉ et 14ᵉ siècles; elle porte tous les caractères de l'architecture de cette époque.

Sa façade occidentale reproduit, à peu de chose près, le modèle commun aux églises du département bâties dans le même temps: Valmagne, Clermont, Béziers, etc.; elle est ornée d'une rose à meneaux et à quatre feuilles, surmontée de machecoulis et de créneaux,

et flanquée de deux tours carrées portant des tourelles rondes. Au midi de cette façade est un campanille carré, large et haut, percé de lancettes simples ou géminées à voussures profondes et décoré de quelques rares sculptures; les côtés et le chevet sont munis de contre-forts serrés et massifs, quelques-uns sont percés dans leur partie inférieure d'ouvertures en plein cintre; ils portent des frontons à chaque étage, et sont surmontés de pinacles; entre chacun d'eux s'ouvre une lancette géminée très-haute.

La porte principale au nord, composée de voussures profondes et de colonnettes nombreuses à chapiteau de feuilles simples, s'ouvre dans un porche, à côté duquel s'avance une chapelle prolongée et restaurée vers 1410 en style ogival flamboyant. C'est la seule partie de l'église dont nous ayons trouvé la date écrite dans des textes. Le reste de l'église appartient aux 13e et 14e siècles. Dans le midi, en général, il est difficile de distinguer les particularités de style propres à chacune de ces époques. Quand on abandonna complétement le style roman, à la fin du 13e siècle et au commencement du 14e, le style ogival s'était déjà amplement développé dans le nord; aussi trouve-t-on dans les édifices de style ogival primitif, dans le midi, les caractères assignés ailleurs au 14e siècle. S'il fallait préciser les dates des différentes parties de l'église de Lodève, nous attribuerions à la fin du 13e siècle la grosse tour, la porte, les contre-forts de côté; le chevet, la façade nous paraissent d'une époque un peu plus avancée.

Cette église, à l'intérieur, devait avoir trois nefs et trois apsides; elle n'a probablement jamais été achevée. Le collatéral au nord existe, mais il est séparé de la nef par un mur qui bouche les arcades; il n'y a de collatéral au midi que dans le bas de la nef. Cette nef ainsi mutilée est encore belle; ses colonnettes filent avec grâce, mais les colonnes sur lesquelles retombent les arcades n'ont que des tores pour chapiteaux. Le chœur est plein d'élégance; il est formé par dix voussures d'arrêtes arrondies et très-saillantes qui viennent se réunir à une clef de voûte sculptée; il est éclairé par huit lancettes.

Il n'y a jamais eu de chapelles autour du chœur; au bas de l'église, outre celles qui ont été faites aux dépens des collatéraux détruits, il y a encore trois chapelles de chaque côté: celle qui se trouve au-dessous du campanille, vis-à-vis la porte du nord, est ornée de nombreuses

voussures et de colonnettes à chapiteaux variés de feuilles naturelles et de têtes sculptées ; elle devait servir autrefois d'entrée au midi.

Au midi de l'église est un petit cloître, refait presque en entier dans des temps de décadence et complétement dégradé ; on y a laissé quelques pierres tumulaires, dont la plus ancienne n'est pas antérieure au 13e siècle. Dans la galerie occidentale de ce cloître s'ouvrait une salle capitulaire, dont il reste encore quelques pieds-droits surmontés de modillons sculptés en feuilles naturelles, et quelques fenêtres d'une forme ogivale sévère : on a relégué là le tombeau et l'effigie du plus savant des évêques de Lodève, Plantavit de la Pause, mort en 1650. C'est un ouvrage en marbre blanc, tout classique ; mais ce n'était pas une raison pour le livrer aux mutilations et aux outrages des enfans de Lodève, qui se sont long-temps exercés avec succès à détruire tout ce qu'il y avait d'éminent dans la statue de l'auguste prélat.

BÉZIERS.

Eglise de Saint-Aphrodise. Le *Gallia christiana* mentionne que l'abbaye de Saint-Aphrodise, ruinée au commencement du 10e siècle, fut relevée bientôt après par les vicomtes de Béziers. Plusieurs parties de l'église encore debout peuvent, en effet, être rapportées à la fin du 10e siècle ou au commencement du 11e. A l'extérieur, ce monument a été complétement dénaturé par des reconstructions du 15e siècle. La porte au midi est d'une forme ogivale dégénérée ; le clocher carré qui s'élève sur le milieu a été refait aussi dans toute sa partie supérieure. On ne distingue de l'église primitive qu'un fronton triangulaire orné de billettes qui marquait sa façade occidentale.

A l'intérieur, les trois nefs, leurs piliers et l'arc triomphal orné de nombreuses billettes, appartiennent bien à l'édifice ancien, mais les voûtes et les arcs croisés en briques paraissent avoir été refaits au 12e siècle. On nous a dit, mais nous n'avons pu encore nous en assurer, que les voûtes anciennes existaient au-dessus de celles-là, dans les combles de l'église auxquels on ne parvient qu'avec beaucoup de difficulté. Le chœur, les transepts et les chapelles de l'aile méridionale sont dus aux reconstructions du 15e siècle. Au-dessous de l'arc du chœur est une cripte obscure et très-petite, qui n'est remarquable ni par ses

sculptures ni par son appareil, mais qui doit remonter à une date fort reculée. Au fond de l'église, un sarcophage du 3e ou 4e siècle, représentant une chasse au lion, d'un travail dur et lourd, mais encore plein d'énergie, sert de baptistère ; des fragmens de quelques autres sarcophages païens et chrétiens des premiers siècles ont été enchâssés au-dessus de la porte d'entrée ; dans l'aile septentrionale on peut remarquer enfin deux pierres tumulaires du 13e siècle. Il y a quelques années que, le cloître ayant été détruit, on put recueillir quelques chapiteaux et quelques fragmens sculptés qui ne contrarient pas les dates assignées plus haut aux parties principales de Saint-Aphrodise, et donnent à penser que le cloître fut bâti bientôt après l'église.

La Magdeleine. Cette église du 11e siècle, célèbre par le meurtre du vicomte de Trencavel que les principaux bourgeois de Béziers massacrèrent au-devant de l'autel, en 1167, est remarquable aussi par sa construction ; elle forme un parallélogramme terminé par deux transepts très-courts et une apside pentagone. Sur les transepts s'élevaient deux tours, dont l'une au nord a été détruite, et l'autre au midi refaite dans sa partie supérieure, au 16e siècle. Cette basilique a sa façade ouest formée par deux frontons superposés et inégaux, et percée de trois petites fenêtres en plein cintre ; d'autres ouvertures y ont été plus tard pratiquées. Les murs, sans contre-forts et d'un appareil moyen parfaitement régulier, étaient percés de six petites fenêtres en plein cintre de la forme la plus simple, et couronnés par une petite corniche à plusieurs moulures du profil le plus pur. Les tours des transepts, le fronton qui termine la nef à l'est, et l'apside sont ornés d'une corniche à oves et palmettes d'un fort joli travail. L'apside porte à chacune de ses faces une arcade qui retombe sur les piliers des angles. Deux de ces arcades étaient percées sans doute autrefois de petites fenêtres simples, comme la façade et les murs latéraux ; mais, plus tard, on a voulu les agrandir et les faire ogivales : il a fallu pour cela prolonger en pointe l'extrémité du cintre. Cette réparation, assez bien exécutée, donne à ces deux côtés un aspect fort singulier.

Aux motifs généraux qui nous font regarder cette basilique comme un ouvrage du 11e siècle, nous pourrions en ajouter un de détail qui

nous a frappé. La frise d'oves et de palmettes, employée à la Magdeleine, est exactement semblable aux frises de l'église Sainte-Croix de Montmajour, près d'Arles, église bien connue et dont la date, 1019, est certaine. Quelle que soit la valeur que l'on donne à ce rapprochement, la basilique de la Magdeleine, avec son aspect simple et sévère, la régularité de sa construction, la nudité de sa façade, doit être antérieure au 12e siècle. L'absence de contre-forts, circonstance rare dans les monumens du moyen âge, milite encore en faveur de son antiquité. Nous noterons enfin une particularité plus rare peut-être, et qui est une preuve de plus, ajoutée à tant d'autres, de la persistance dans le midi des usages romains dans la décoration des édifices. Le toit de l'apside de la Magdeleine a été refait, mais on a eu soin de conserver les antefixes qui le terminaient à chaque angle ; ces antefixes sont carrés et ornés d'entrelacs.

Nous n'avons rien de bon à dire sur l'intérieur de cette église. On y reconnaît encore les piliers et les arcades d'une basilique à trois nefs ; mais les voûtes ont été refaites, une épaisse décoration en plâtre, du plus mauvais goût, a été partout substituée à la pierre sévère du 11e siècle, et les petites fenêtres, qui éclairaient autrefois l'église, ont été démesurément agrandies pour laisser entrer une lumière qui inonde la nef et éblouit les yeux.

On conserve dans la sacristie un sarcophage des premiers siècles, portant au milieu d'un bas-relief d'ornemens à cannelures torses le monogramme chrétien.

Eglise de Saint-Nazaire. On trouve dans ses diverses parties des exemples de constructions fort variées, appartenant à des dates différentes, depuis le 12e ou 13e siècle jusqu'au 15e. Sa nef a le plan d'une croix, dont les deux extrémités ouest et est sont également prolongées et en style ogival ; les bras plus courts et trois travées du milieu sont en style roman. A l'intérieur, la même distinction entre les parties diverses est facile à faire. Plusieurs arcs en plein cintre se découvrent au-dessous de la tour et vers le milieu de l'édifice. Une telle disposition ne peut s'expliquer qu'en admettant que la partie du milieu appartient à une église antérieure, bâtie sur un plan différent, à trois

nefs, à laquelle on a ajouté plus tard un chœur, plusieurs travées, et dont on a fermé les collatéraux pour en faire deux transepts et des chapelles, et donner à l'édifice la forme de croix qu'il n'avait pas auparavant. Les parties romanes de Saint-Nazaire appartiennent à un style de transition ; les voûtes fort élevées sont croisées ; les arcades légèrement ogivées portent sur de hauts piliers, dans lesquels s'engagent plusieurs groupes de colonnes superposés. Les chapiteaux en sont très-variés : les uns historiés, les autres à feuillages et à entrelacs ; quelques-uns portent déjà les feuilles à crochet du style ogival ; quelques autres sont restés empreints de la barbarie la mieux caractérisée. Toute cette décoration atteste, dans son ensemble, un ouvrage de l'architecture romane la plus avancée, la fin du 12ᵉ ou le commencement du 13ᵉ siècle.

Les parties ogivales de Saint-Nazaire méritent d'être remarquées dans un pays où ce style s'est rarement développé avec autant de richesse. L'intérieur, autrefois très-orné, a beaucoup souffert des embellissemens modernes qui nulle part ne furent plus maussades. Le chœur, dont les voussures réunies en faisceau et les lancettes à vitraux produisent encore beaucoup d'effet, a été défiguré par une colonnade en marbre griotte, et un entablement énorme sur lequel se jouent, au milieu des nuages et des guirlandes, une multitude de Cupidons bouffis, que de bons Biterrois, bien revenus de l'esprit d'hérésie dont ils furent autrefois soupçonnés, prennent sans doute pour des anges. La rose de la façade, dont les verrières pâles jettent une lumière si harmonieuse, est à peine visible derrière l'orgue qui masque toute la décoration antérieure de l'église. Plusieurs chapelles, très-ornées aussi, ont subi de nombreuses mutilations.

A l'extérieur, le chevet, un peu plus ancien que la façade, a des contre-forts droits, serrés, ornés dans les angles de colonnettes superposées, de gargouilles et de nombreuses têtes sculptées ; ils sont surmontés de pinacles à crochets et à flamme. Une galerie de quatre lobes encadrés règne autour de ce chevet à la hauteur du toit, et se reproduit sur le côté de la nef. Au nord, à l'extrémité du collatéral de l'église romane, s'élève un clocher carré, roman dans sa partie inférieure, puis ogival, peu élancé et sans flèche, mais décoré d'une galerie de lancettes longues et serrées, appliquées à l'étage supérieur.

Les côtés antérieurs de la nef sont décorés, entre les contre-forts, de frises d'un travail large et soigné, d'arabesques hardies, de gargouilles fort originales; plusieurs contre-forts portent, au lieu de pinacles, des tourelles rondes et crénelées.

La façade occidentale, conçue avec une grande simplicité et dans un style qui ne repousse pas, comme l'ogive du nord, les surfaces nues, les lignes horizontales, se compose de deux tours carrées et crénelées, réunies à leur partie supérieure par des machecoulis; au milieu sont une grande rose et une porte, à voussures ogivales chargées autrefois de statuettes, surmontées d'un fronton aigu garni de crochets repliés. De toutes les grandes statues qui décoraient cette façade, deux seulement ont été conservées des deux côtés du fronton.

Au midi de l'église existe encore un cloître très-dégradé, mais dont les galeries encore debout, les faisceaux de colonnettes et les arcades ogivales, quoique dépouillées des trilobes qui devaient les diviser autrefois, dénotent un ouvrage du 14e siècle. C'est à cette époque qu'il faut rapporter toutes les constructions ogivales que nous venons de décrire. La sacristie, petit bâtiment contigu au chœur, appartient seule au 15e siècle.

La cathédrale de Béziers, encore mieux que les édifices ogivaux dont nous avons parlé, témoigne qu'au 14e siècle, le midi avait complétement adopté les formes ogivales, et savait les rendre avec intelligence et habileté, sans porter jamais cependant leur exécution à ce degré de hardiesse qu'elle atteignait ailleurs.

SÉRIGNAN.

Eglise à trois nefs et trois apsides, sans transept, de style ogival primitif ou du 13e siècle. Peu élancée, défectueuse en beaucoup de parties, nullement comparable aux églises modèles de ce style dans le nord, elle est assez caractérisée pourtant, pour être très-remarquée dans notre pays. Les parties les plus saillantes sont les groupes de colonnes et colonnettes qui séparent la nef et les collatéraux; leurs chapiteaux sont la plupart de feuilles galbées et recourbées en crochet: c'est le dessin usité le plus généralement dans nos chapiteaux du

13e siècle. Des réparations postérieures dans les parties hautes n'ont laissé subsister qu'une fenêtre du 13e siècle, qui ne consiste qu'en une ogive basse et sans moulures : c'est simplement la fenêtre romane, plus la pointe. La voûte a été aussi refaite postérieurement ; ses arcs en ogive, à moulures prismatiques, soutiennent une charpente de bois.

Le chœur, du 14e siècle et d'un style encore très-pur, est remarquable par ses fenêtres à meneaux et ses colonnettes élancées. Le bénitier est formé d'un chapiteau de style ancien, qui peut être du 6e ou du 7e siècle ; il est carré, évasé et orné d'une large feuille seulement, rayée, enveloppant le tambour, et d'une petite volute grossière à chaque coin.

A l'extérieur, cette église présente une façade occidentale peu ornée, trois portails à voussures ogivales fort dégradés, surmontés de meurtrières (celui du milieu a même été refait), et une tour carrée, lourde, à fenêtres ogivales tout-à-fait triviales, surmontée d'une flèche plus étroite que la base sur laquelle elle repose et à crochets peu saillans.

Les côtés de la nef ont des contre-forts droits appliqués comme des pilastres et terminés en fronton simple. Le chevet se rapproche beaucoup de celui de Saint-Nazaire, il est pourtant moins orné.

TOUR DE SAINT-ÉTIENNE.

Au milieu d'un cimetière isolé, à un quart de lieue du village de Puissalicon, on voit se projeter, au fond d'un bassin d'un aspect triste, une haute tour, dont les quatre faces sont tournées aux quatre points cardinaux. Quand on s'en approche, on voit que la face occidentale est marquée par une petite croix noire, incrustée à sa partie supérieure. Cette tour se compose de cinq étages, ou, comme on aurait dit autrefois, de cinq ordres. Le plus bas est nu, les autres percés d'arcades doubles ou triples, dont les retombées portent sur des colonnettes à chapiteau évasé. Chaque étage est marqué par une petite arcature, s'appuyant à chaque coin sur un pilastre très-peu saillant. Les archivoltes des fenêtres et les petits arcs sont formés de pierres alternativement noires; la corniche supérieure est toute en pierres

noires, elle porte un toit quadrangulaire et très-bas. Les seules sculptures qu'on y remarque sont quelques têtes plates, placées à la retombée des arcades, et les restes tout-à-fait frustes de quelques ornemens au-dessous de la corniche supérieure. Cette tour, élevée d'un seul jet et très-haute pour une tour romane, est en petit appareil inégal, mais arrangée avec régularité; elle est surtout belle à considérer sur ses faces ouest et sud, dont la couleur fauve laisse ressortir sans disparate la marqueterie noire qui les pare.

Le Languedoc a des monumens romans d'une plus haute portée que la petite tour de Saint-Etienne; il n'en a pas de plus curieux, et dans lesquels plus d'effet résulte d'une aussi grande simplicité, où tant de goût ait été prodigué dans un morceau en apparence ébauché, comme tous les ouvrages du même temps. Il nous paraît appartenir à cette époque où l'artiste faisait consister le mérite de son œuvre dans une expression d'ensemble, et employait à son ornementation plutôt l'ajustement des parties que leur relief: nous le croyons antérieur au 11e siècle. Nous n'avons pas trouvé, dans les textes qui ont passé sous nos yeux, de traces de ce petit édifice; mais nous prouvât-on, passages en main, qu'elle a été construite après l'an 1000, ce qui est possible, il n'en faudrait pas moins dire qu'elle appartient par son style à l'époque carlovingienne.

Un jour on connaîtra l'architecture chrétienne comme nous connaissons l'architecture grecque; et si l'on n'arrive pas à des démarcations chronologiques tranchées, on pourra du moins, comme pour les ordres grecs, déterminer le rang et l'époque comparative d'un monument sans être arrêté par des dates fixes. Dès aujourd'hui admettons l'enjambement possible d'une époque sur l'autre pour le style, enjambement dû à des circonstances qui, éloignées qu'elles sont, nous échappent souvent, mais dont il ne faut pas moins tenir compte.

L'église romane qui a dû accompagner cette tour, n'existe plus; on voit même au sud les dernières assises de l'apside d'une petite église, construite probablement au commencement du 16e siècle. Elle a succombé à des dévastations, qui heureusement se sont arrêtées devant la tour.

SAINT-ANDRIEU.

Cette ancienne chapelle, située près de Murviel, a été vendue, il y a quelques années, comme carrière de pierres; elle est aujourd'hui démolie aux trois quarts. Il reste encore une apside pentagone formée par quatre pilastres peu saillans, surmontés de demi-colonnes très-courtes; leurs chapiteaux sont à feuillages maigres, entrelacés et très-fouillés; leur tailloir est en billettes, ornement qui se continue tout le tour de l'apside. Des quatre contre-forts ou pilastres plus larges et plus saillans qui soutiennent la nef, il n'en reste que deux de chaque côté. A l'intérieur, il reste encore deux grosses colonnes engagées, dont les chapiteaux en feuillages entrelacés, plus gros et moins fouillés, sont surmontés, comme à l'extérieur de l'apside, d'un tailloir à billettes qui se continuait en corniche autour de la nef; ces colonnes soutiennent l'arc triomphal du chœur en plein cintre très-pur. L'église est en appareil moyen très-bien assemblé, construite avec beaucoup de solidité et de pureté; et si ce n'était l'ornementation des chapiteaux, on la jugerait romaine. Sa ressemblance avec plusieurs monumens de la Provence, dont la date est plus appréciable, et les signes que nous avons décrits, nous font penser qu'elle appartient au 11[e] siècle. Nous n'avons trouvé pour ce monument, pas plus que pour celui de Saint-Etienne, aucun document historique.

QUARANTE.

Nous n'avons pas retrouvé les preuves de la construction de cette église sous Charlemagne, comme la tradition populaire se plaît à le répéter. Dans la langue du peuple, Charlemagne est un cycle auquel se rapportent toutes les conquêtes et toutes les fondations de plusieurs siècles du moyen âge. Il n'est question de l'église de Quarante dans l'histoire du Languedoc qu'à partir des premières années du 10[e] siècle, et, d'après le *Gallia christiana*, sa dédicace a eu lieu l'an 982. On ne peut guère assigner une date plus ancienne à l'édifice qui existe encore, mais il n'en mérite pas moins d'être considéré comme un des monumens les plus anciens et les plus entiers du christianisme dans nos contrées.

A l'extérieur, cet édifice a été défiguré par les reconstructions. Les chapelles et les maisons qui y sont accolées, empêchent d'en apprécier l'ensemble. Nous n'en pouvons juger que par quelques portions isolées. La porte occidentale, enfermée dans un porche dont l'entrée au midi a été agrandie, a deux rangs d'archivoltes ornés de cordons en pierre noire et surmontés d'une croix grecque noire aussi; ils retombent sur un large bandeau en marbre blanc. Le tympan est rempli par une large pierre demi-circulaire. Du côté méridional, on voit encore plusieurs petites fenêtres cintrées sans colonnettes, mais surmontées d'un cordon saillant de pierres noires. A l'extrémité du transept du même côté, était une entrée formée par trois arcades en plein cintre; celle du milieu plus haute est géminée, ses retombées intérieures portent sur une tête plate de bœuf faisant console.

Le chevet est formé par trois apsides inégales, ornées d'une petite arcature retombant en pilastres et sans sculptures. L'apside principale porte de plus un rang de fenêtres profondes, destinées plutôt à orner l'extérieur qu'à éclairer l'intérieur du chœur. Derrière cette apside et au milieu des transepts, s'élève une tour octogone, percée à chaque face d'une fenêtre surmontée d'une arcade. Le côté nord, où devait se trouver le cloître, a entièrement disparu sous les constructions plus récentes de la communauté des chanoines qui occupaient cette église depuis le 10e siècle, et qui plus tard adoptèrent la règle de sainte Geneviève.

A l'intérieur, c'est une basilique à trois nefs, des piliers élevés munis d'impostes, des arcades et des voûtes en plein cintre, trois apsides et deux transepts longs de dix-huit mètres; la nef a trente mètres environ de longueur et treize de largeur. Le centre des transepts forme un dôme percé au-dessus de l'arc triomphal de sept arcades bouchées, mais profondes. Toute autre ornementation a disparu sous le lait de chaux blanc ou jaune, si cher aux artistes qu'emploie aujourd'hui l'église chrétienne. L'appareil dans les parties dénudées est petit et grossièrement assemblé; à l'extérieur, il est plus serré et plus grand, surtout dans les parties basses.

Nous décrirons en particulier les deux apsides latérales de cette basilique, qui peuvent nous donner une idée des chapelles primitives du culte chrétien, et montrer combien ses premiers prêtres étaient

peu scrupuleux à s'approprier comme ornemens les emblèmes et les monumens d'un autre culte. Le pavé de ces chapelles est une mosaïque à grands carreaux de différentes couleurs, assemblés avec symétrie ; nous croyons ce pavé au moins contemporain de l'église. Le rétable de l'autel de l'apside à droite est un antique sarcophage en marbre blanc, présentant dans un médaillon creusé profondément et en haut-relief les bustes rapprochés d'un homme et d'une femme. Des deux côtés sont des cannelures courbes, au bord une frise en feuillages, aux coins deux pilastres à chapiteau grossier. Le travail de ce sarcophage est lourd et sans grâce ; il appartient à l'époque de la décadence. La table du même autel est une plaque en marbre blanc, portant en beaux caractères une inscription romaine inédite, indiquant la sépulture de deux Flamines.

L'autel de l'apside à gauche est aussi orné d'un sarcophage, mais celui-ci est en pierre et d'un travail tout-à-fait grossier. Il porte une inscription moderne, qui n'est probablement que la restitution d'une antique inscription chrétienne : *Hic sunt corpora SS. martyrum Dalmatii, Landulfi, Valencii, Lamberti et Gervasii.* Nous avons trouvé, à côté de cet autel, un chapiteau en marbre blanc, reproduisant les formes dégénérées du chapiteau corinthien, et qui a dû appartenir à un monument beaucoup plus ancien que l'église actuelle. Enfin, parmi les pierres qui forment le pavé du chœur, il y en a deux qui portent des fragmens d'inscriptions des premiers siècles.

L'église de Quarante avait pour patrons, avant sa consécration à la Vierge, quarante martyrs qui avaient reçu leur sépulture sur le lieu où elle est assise. L'origine de son nom est, comme on le voit, fort simple ; mais nous n'avons pas su trouver à quel épisode de notre histoire primitive se rattachaient ces quarante martyrs, et la consécration qui leur fut faite du lieu que l'on trouve désigné auparavant sous le nom de *Vicus.*

SAINT-PONS.

Une abbaye fut fondée à Saint-Pons en 936, par Pons, comte de Toulouse ; la dédicace de son église fut faite l'année suivante. On peut rapporter à cette époque l'ancienne façade occidentale de l'église

cathédrale de Saint-Pons ; elle se compose de trois grands portails en plein cintre, dont les archivoltes profondes retombent sur des colonnes cantonnées. Les chapiteaux de ces colonnes ont été enlevés ; mais ils étaient historiés, si nous en jugeons par celui qui a été transporté au musée de Toulouse et qui représente le Christ en croix. Les tailloirs qui restent encore sont ornés de palmettes et de fleurons peu fouillés. Le tympan du portail principal a conservé deux bas-reliefs de la même époque, d'un faire tout-à-fait barbare et d'une expression très-naïve, qui représentent le crucifiement et la cène. Toute cette façade est d'un appareil moyen bien assemblé, terminée par un pignon percé de fenêtres rondes, et flanquée de deux tours carrées en partie détruites. La partie supérieure de la tour au nord, qui s'élève encore au-dessus de la nef, est d'une construction postérieure, et comme les autres parties extérieures de cette église, en mauvais appareil, se rapprochant souvent du blocage. Du côté nord de la nef, le mieux conservé, on distingue au-dessus du toit une suite de corbeaux sculptés en têtes plates ou emblèmes divers, et des arcades, les unes en plein cintre, les autres ogivales. L'ancien chevet n'existe plus : on a construit à sa place, au 17e siècle, la façade et l'entrée actuelle de l'église.

A l'intérieur, les reconstructions et les replâtrages ne permettent plus de distinguer que des colonnes à large chapiteau ébauché, engagées dans des piliers, et des voûtes légèrement ogivées. Ces voûtes, comme les arcades ogivales que nous avons remarquées à l'extérieur, sont dues sans doute à l'une des nombreuses reconstructions que cette église a subies ; elles ont été si mal conçues, que la solidité de l'édifice est depuis long-temps sérieusement menacée. Au fond de l'église actuelle, dans la sacristie formant autrefois les premières travées de l'église, on remarque de hautes colonnes engagées à chapiteau historié, et quelques arcades qui paraissent, comme la façade primitive, avoir été exécutées selon un plan et dans une manière qui ne fut pas depuis continuée.

L'église de Saint-Pons conserve encore des boiseries précieuses, ouvrage de la renaissance, dû probablement à Alexandre Farnèse, noble Romain, qui, devenu évêque de Saint-Pons en 1514, continua dans la cathédrale les embellissemens commencés par ses prédécesseurs. Il est difficile de comprendre comment ces boiseries auront échappé aux ravages des protestans, qui, en 1567, détruisirent en grande partie

cette église et abattirent les quatre campanilles qui la surmontaient. Mais il est encore plus difficile de croire ces sculptures postérieures au 16e siècle, tant le travail en est large, la composition heureuse et le choix des ornemens original.

VILLEMAGNE.

Villemagne, siége d'une abbaye considérable comprise dans le dénombrement fait au synode d'Aix-la-Chapelle, a conservé, parmi de nombreux débris de sa splendeur passée, deux églises remarquables, l'une romane et l'autre ogivale. L'ancienne église de Saint-Grégoire appartient au 12e siècle ; elle est d'un aspect sévère et de formes très-pures ; son appareil moyen est très-régulier et presque sans ciment ; son plan est un rectangle oblong, terminé à l'est par une apside carrée. Sa façade occidentale, divisée par plusieurs corniches et terminée en pignon très-bas, a une porte à archivoltes profondes, en plein cintre, sans colonnes ni sculptures. Les côtés et le chevet sont percés de petites fenêtres cintrées sans ornement, et garnis d'un rang de corbeaux très-serrés, mais simples. Au midi, un campanille carré, à trois étages, portant des fenêtres romanes géminées et un toit quadrangulaire, s'élève en encorbellement à côté et au-dessus du toit de la nef. L'extrême simplicité de la façade a été plus tard changée par un large linteau placé au-dessus de la porte et par une fenêtre ogivale. Le linteau, orné de médaillons sculptés représentant l'agneau divin et les quatre symboles évangéliques, porte une inscription fruste. Quelques mots encore lisibles m'ont fait penser que c'était l'extrait d'une transaction importante, qui eut lieu en 1197, entre l'abbé et les hommes de Villemagne, et le seigneur de Faugères. La fenêtre ogivale géminée qui le surmonte, est d'un très-beau caractère, et réunit les conditions du style de l'architecture ogivale primitive sous Philippe-Auguste.

A l'intérieur, la nef se compose d'arcades bouchées, légèrement ogivées, séparées par des colonnes engagées. Sur leurs chapiteaux sont sculptés largement des aigles dressés, des feuilles diverses et des guirlandes ; les voûtes sont aussi légèrement ogivées ; mais, comme on a dû le remarquer à l'extérieur, les petites fenêtres, placées entre ces arcades et ces voûtes, sont en plein cintre. Nous n'hésitons pas à

attribuer cette église au 12e siècle ; nous dirions même au commencement, s'il ne nous répugnait d'admettre à cette époque un aussi large emploi de l'ogive. Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins intéressant de constater ici comment les artistes du midi, tout en conservant le plein cintre comme la forme la plus belle à leurs yeux et la plus affectionnée, surent pourtant introduire l'arc pointu comme plus commode et plus solide dans les parties de leur construction qui l'exigeaient.

Cette église, qui ne sert plus au culte, est menacée d'une destruction prochaine ; ses voûtes enfoncées laissent entrer la pluie de tout côté ; mais c'est une propriété publique, et on comprend combien il est difficile d'en prévenir la ruine.

La seconde église de Villemagne, consacrée aujourd'hui au culte, devait être plus vaste et n'a jamais été achevée. Dans son état actuel, elle se compose d'une seule nef d'une largeur démesurée, de colonnettes très-élancées et de voussures ogivales prononcées. A l'extérieur, le chevet seul est remarquable par ses lancettes géminées, ses contreforts carrés, et les arcs ogivaux suspendus d'un contre-fort à l'autre ; les chapiteaux de ces colonnes ont presque tous des têtes humaines. Ce fait ne sert qu'à constater combien les artistes qui ont travaillé à Villemagne, ont persisté dans le goût et l'usage des ornemens romans ; mais on ne peut pas douter que cette église n'appartienne au 14e siècle.

SAINT-PIERRE-DE-RÈDES.

Je n'ai trouvé qu'au 11e siècle le nom de Saint-Pierre-de-Rèdes, mentionné comme prieuré voisin de Villemagne. Une tradition vulgaire fait pourtant remonter la fondation de cette église à Charlemagne. Les traditions en pareille matière ne sont pas une autorité ; mais il est difficile de ne pas croire ce petit monument antérieur au 11e siècle.

L'église de Saint-Pierre, comme presque tous les monumens romans, est un carré long régulièrement orienté, terminé à l'est par une apside demi-circulaire, avec portes à l'ouest et au midi. La porte ouest a deux archivoltes en plein cintre, ornées de cinq cordons en pierre noire, et un tympan monolyte dans lequel est incrustée une croix

grecque encadrée, aussi en pierre noire. L'archivolte intérieure retombait sur des colonnes qui n'existent plus; leurs chapiteaux qui tiennent encore sont ornés de billettes. Cette façade porte en outre, au-dessus de son gable interrompu, une corniche très-saillante, supportée par cinq modillons sculptés en têtes plates, et un attique surmonté de trois pans de murs, restes d'un campanille d'une forme singulière.

La porte méridionale est plus petite, mais plus ornée que celle de la façade. De ses deux archivoltes, l'une supérieure retombe sur deux colonnes de marbre, dont le chapiteau reproduit assez bien ce type qu'on a depuis appelé *composite*, et dont le tailloir est sculpté en billettes. L'archivolte inférieure s'appuie sur un linteau, orné d'un rang de palmettes sculptées en relief très-plat. Le tympan porte une croix grecque encadrée, et une bordure de chevrons en pierre noire.

Les côtés de l'église sont percés, au midi, de petites fenêtres cintrées, couronnées par un cordon en pierre noire, et munis de six contre-forts peu saillans qui ne s'élèvent pas jusqu'au faîte, et laissent à découvert une frise de billettes qui règne le long des côtés de la nef.

Le chevet plus orné porte une arcature retombant de deux en deux sur des pilastres simples qui se prolongent jusqu'au bas, et dont les retombées courtes sont sculptées en tête plate. Un de ces arcs est rempli par un bas-relief d'un faire barbare, dont la signification nous a échappé.

A l'intérieur, c'est une seule nef avec des colonnes engagées, accouplées, portant de doubles arcs doubleaux. Leurs chapiteaux sont sculptés en feuilles de refend grossières, et quelquefois seulement rayés; leur tailloir est orné de billettes et se prolonge en corniche tout autour de la nef. Un double banc de pierre occupe les deux côtés de la nef. Le chœur, formant un polygone dont les pans sont légèrement indiqués, a des pilastres au lieu de colonnes.

Tous les détails que nous venons de donner conviennent assez bien à un monument de l'époque carlovingienne : construction sévère mais à l'effet, sculptures en creux ou très-plates, ornemens en pierre noire, imitations grossières des ornemens antiques. Il n'y a rien là qui indique la renaissance ou mieux le perfectionnement de l'art roman, tel qu'il se prononça à dater du 11e siècle. Un seul caractère pos-

térieur s'y rencontre ; les arcs parallèles, les voûtes, l'arc du chœur lui-même sont légèrement ogivés. Quoiqu'ils soient bien raccordés avec les autres parties de l'édifice, nous les croyons dus à une réparation postérieure, à laquelle il faudrait attribuer aussi la partie supérieure de la façade qui est d'un appareil et d'un système de construction différens. L'église elle-même doit être rapportée au 10e siècle.

Quant aux incrustations en pierre noire que nous avons vues à Saint-Etienne et à Quarante, et qui, suivant M. Mérimée, constituent un style d'ornementation tout oriental, nous nous contenterons de dire que nous les avons ordinairement trouvées, mêlées à d'autres ornemens propres à l'architecture romane la plus ancienne, et très-rarement employées dans les monumens bien constatés des 11e ou 12e siècles. Ces incrustations se rencontrent fréquemment dans le Roussillon, mais non dans la Provence. Chez nous, même, elles ne paraissent pas avoir été jamais d'un usage général, et leur emploi dans certains édifices tient à des circonstances qu'il est encore difficile d'apprécier.

Pour ne rien oublier, mentionnons un bas-relief relégué dans un coin de l'église de Saint-Pierre. Il représente en demi-grandeur saint Pierre portant la crosse épiscopale, la double clef, et assis, d'une manière fort tourmentée, sur une chaise à barreaux élevés. Le faire de ce relief est barbare, mais il n'est pas arrêté et fini ; les vêtemens n'y sont pas à petits plis comme dans les ouvrages du 12e siècle ; nous le croyons contemporain ou de très-près postérieur à l'église dont il décorait sans doute autrefois la façade.



Beaucoup d'autres monumens auraient dû trouver place dans cette description, si nous avions voulu faire la statistique complète des églises du département remarquables par l'ancienneté de leur construction. Il suffira de les indiquer en donnant la date approximative de leurs parties principales.

Ancienne église de Montels, près de Montpellier.... 12e siècle.
Eglise de Montferrier........................... 12e et 13e.

Ancienne église de Saint-Antoine . . . . 12ᵉ siècle.
Eglise de Frontignan . . . . 9ᵉ et 14ᵉ.
Eglise de Baillargues . . . . 11ᵉ.
Eglise de Baulieu . . . . 11ᵉ.
Eglise de Saussines . . . . 11ᵉ.
Anciennes églises du monastère de Saint-Félix, près de Gigean . . . . 9ᵉ et 13ᵉ.
Eglise cathédrale d'Agde . . . . 10ᵉ et 12ᵉ.
Eglise de Vias . . . . 16ᵉ.
Eglise de Capestang . . . . 15ᵉ.
Eglise de Crusy . . . . 15ᵉ.
Eglise près du château de La Roquette, à Saint-Martin-de-Londres 12ᵉ
Eglise de Ceilhes . . . . 11ᵉ et 13ᵉ.

Il en est enfin quelques-unes qui méritent une description spéciale, pour laquelle nous n'avons pas les renseignemens suffisans; elle sera publiée plus tard. Mais les églises dont nous avons parlé suffisent déjà pour faire connaître les commencemens, les progrès et les produits les plus avancés de l'architecture chrétienne dans notre pays, depuis le 8ᵉ siècle jusqu'au 16ᵉ.

Ne pouvant donner ici toutes les planches qui seraient nécessaires pour l'entier éclaircissement du texte, nous avons choisi entre tous les détails des monumens décrits, portes, fenêtres, roses, chapiteaux, ceux qui pouvaient le mieux caractériser les époques et les styles divers: ils forment les trois planches qui accompagnent ce mémoire. Notre collègue, M. Laurens, dont les observations ont souvent aidé les nôtres, les a reproduits avec cette fidélité et cette élégance de dessin qui lui sont familières.

Si des omissions, des observations incomplètes ont quelquefois altéré notre travail et amené des conjectures fausses, nous croirons du moins avoir bien fait de provoquer l'attention et les critiques de nos compatriotes sur des questions neuves, qui se rattachent par des liens intimes à l'histoire de la civilisation.

EXPLICATION DES PLANCHES.

1re PLANCHE.

SAINT-GUILLEM. — Arcade du vieux cloître (9e siècle).
LOUPIAN. — Partie supérieure de la porte (10e siècle).
MONTELS. — Fenêtre de l'apside (12e siècle).
VILLEMAGNE. — Fenêtre au-dessus de la porte occidentale (13e se).

2e PLANCHE.

SAINT-JEAN-DE-FOS. — Rose du 13e siècle, seul morceau remarquable d'une église très-dégradée.
BALARUC. — Rose du 14e siècle.
CLERMONT. — Rose de la façade occidentale (15e siècle).
VALMAGNE. — Lancette du 14e siècle.
CAPESTANG. — Lancette du 15e siècle.

(Dans plusieurs exemplaires le lithographe a, par erreur, attribué à Capestang la fenêtre du 14e siècle, et à Valmagne celle du 15e. On les distinguera facilement aux lobes de la partie supérieure, qui dans la première sont ronds, et dans la seconde sont pointus et en forme de cœur.)

BÉZIERS. — Pinacle appliqué à l'un des contre-forts de Saint-Nazaire (14e siècle).

3e PLANCHE.

SAINT-GUILLEM. 1. — Chapiteau de l'apside (9e siècle).
SAINT-PIERRE-DE-RÈDES. — Chapiteau de la porte méridionale (10e siècle).
LOUPIAN. — Chapiteau intérieur (10e siècle).
CASTRIES. — Chapiteau intérieur (11e siècle).
SAINT-GUILLEM. 2. — Chapiteau du nouveau cloître (12e siècle).
VALMAGNE. — Faisceau de colonnettes formant un des pieds-droits de la porte au dedans du porche (14e siècle).

ANCIENNES ÉGLISES

DU DÉPARTEMENT DE L'HÉRAULT.

DEUXIÈME PARTIE.

La description, que j'ai publiée l'an dernier, des églises romanes et gothiques les plus remarquables du département, ayant été accueillie avec faveur, j'ai continué ces observations monumentales dans les localités que je n'avais point explorées; je puis présenter aujourd'hui la description de quelques édifices que je n'avais fait qu'indiquer dans mon premier travail, et y ajouter la détermination d'un assez grand nombre de monuments qui alors ne m'étaient pas connus. Si je ne suis pas parvenu à donner une statistique monumentale du département qu'on puisse regarder comme absolument complète, tant le nombre des églises d'une architecture historique est considérable dans nos campagnes, je puis assurer du moins qu'il n'en est pas une, parmi celles que j'ai négligées, dont le type ou le modèle ne soient reproduits dans celles que j'ai décrites. On aura donc les données nécessaires pour les apprécier et les déterminer toutes dans leurs moindres fragments; j'aurai de plus amassé des faits assez nombreux pour en déduire quelques considérations finales sur les caractères de l'architecture chrétienne dans le midi de la France.

SAUSSINES.

L'église de Saussines, petite nef avec apside et sans transepts, a des arcades bouchées en plein cintre, des piliers avec colonnes appliquées, dont le tailloir se continue en imposte tout autour de la nef, et des voûtes avec arcs doubleaux en plein cintre. Les chapiteaux ont, comme ceux de Castries, des feuilles d'acanthe à leur base et au-dessus des figures diverses; les plus remarquables, placés à l'arc du chœur, ont été dénaturés par une couche épaisse de peinture moderne, ils étaient historiés et d'une exécution barbare. Les impostes, sculptées pour la plupart, ont des ornements dont le dessin se rapproche beaucoup de ceux de l'époque carlovingienne, des palmettes encadrées, des entre-lacs, etc. On remarque au bas de l'église une petite porte à plein cintre et à large linteau, placée hors de portée; on y arrivait au moyen d'une échelle mobile, comme aux portes des étages supérieurs des anciens donjons; elle conduit par un escalier à vis Saint-Gilles ronde, construit avec beaucoup d'art, au clocher, qui pouvait ainsi servir comme lieu extrême de défense.

A l'extérieur, la façade ouest, terminée en fronton, a été réparée à plusieurs reprises; on y peut voir encore une fenêtre à colonettes et trois portails faisant saillie et servant de contre-fort; ils sont en plein cintre, mais très-dégradés, et n'ont conservé de leur ancienne ornementation que les impostes sculptées et quelques-unes des moulures de leurs archivoltes. Le côté méridional, le seul qu'on puisse bien observer, a des contre-forts saillants d'un pied à peine, deux fenêtres à colonettes et des corbeaux à moulures simples; le chevet, demi-circulaire, sans contre-forts, avait une fenêtre aujourd'hui dégradée. Les murs sont en appareil moyen, formé d'assises larges et étroites alternativement. Cet appareil ne se rencontre pas dans les monuments carlovingiens, mais depuis le XIe siècle il fut fréquemment employé dans notre pays, surtout dans les constructions civiles.

BAILLARGUES.

Cette église, d'un plan aussi simple que celle de Saussines, a, comme celle-ci, des arcades bouchées en plein cintre, des piliers à impostes, des

colonnes appliquées. Toutes les fenêtres ont été refaites ; il ne reste qu'une ouverture de la construction primitive dans une des arcades du nord ; elle est ronde, profonde et à côtés évasés. La nef était couverte par un plafond de bois qui s'était conservé jusqu'à une époque assez récente ; depuis on l'a remplacé par une voûte dont la construction a dégradé toute l'ornementation intérieure. On peut juger de cette ornementation dans quelques parties conservées, où tiennent encore des impostes et des corniches ornées de sculptures très-variées, entre-lacs, grappes de raisin, palmettes, damiers, etc. Les seuls chapiteaux intacts, ceux de l'arc principal, ont des feuilles entrelacées et des dessins bizarres d'une exécution minutieuse et grossière. Cet arc, comme dans beaucoup d'églises carlovingiennes, est plus grand que celui qui commence le cul-de-four de l'apside, et l'intervalle entre ces deux arcs est occupé à sa partie supérieure par deux petites arcades.

A l'extérieur, cette église présentait une ornementation assez compliquée ; malheureusement obstruée de constructions, elle est d'une observation difficile. Sur les deux côtés de la nef, on peut voir encore quelques colonettes appliquées, à petits chapiteaux bizarres qui supportaient le toit ; l'apside circulaire avait la même décoration, mais les colonnes ne s'arrêtaient pas, comme sur les côtés, au premier étage, elles descendaient jusqu'au sol ; les murs avaient quelques contre-forts peu saillants, plus tard ils ont été augmentés. Les reconstructions les plus considérables faites à cette église sont du XVII[e] siècle ; la façade et la porte occidentales portent tous les caractères du style hybride qui fleurissait sous le règne de Louis XIII.

ASSAS.

Cette petite église, appartenant au style roman de la dernière époque, a des piliers à imposte, des arcades bouchées en plein cintre, des colonnes engagées, prolongées au-dessus jusqu'à la corniche supérieure et un plafond en bois. Les chapiteaux des colonnes très-développés et composés d'après un type pseudo-composite, sont d'un travail soigné et très-fouillé ; un seul d'entre eux a, au lieu de feuilles d'acanthe, des feuilles galbées, et les volutes supérieures sont liées à ces feuilles par une tige ou un bâton évidé. Deux fenêtres seulement l'éclairent au midi ; elles sont, comme toutes les

fenêtres romanes, en plein cintre et à jouées évasées; l'une est à moulures simples, l'autre à trois ordres garnis de fûts angulaires.

A l'extérieur et du côté méridional, le seul qui soit à portée de l'observation, est une porte remarquable dont je donne l'analyse; elle a trois ordres se composant : le premier, de pieds-droits, d'une imposte mince et d'un arc à moulures aiguës; le second, d'un arc en boudin et de fûts angulaires avec plinthe, base et chapiteau pseudo-composite d'un type plus barbare que ceux de l'intérieur; le troisième, enfin, de pieds-droits, d'un linteau transversal monolithe et d'un arc à moulures aiguës. Le tympan est sculpté d'un treillis imitant la gaufrure. Le mur latéral a des contre-forts droits, saillants d'un mètre environ; les deux fenêtres présentent la même décoration et la même ébrasure qu'à l'intérieur, ce qui fait que le mur a une épaisseur double de celle qui paraît, soit d'un côté, soit de l'autre; elle est environ de deux mètres. L'apside est circulaire, sans contre-forts, avec un soubassement, une frise et une corniche à cimaises et moulures aiguës.

Ce petit édifice d'un excellent appareil, très-régulier et sans ciment, porte à un haut degré ce caractère de solidité et de sévérité qui distingue le style roman; sans doute, la pierre si blanche et si fine que fournissent les carrières d'Assas, ajoute beaucoup au mérite de cette construction; mais la pureté des profils de toutes ses moulures atteste, chez les maçons du XIIe siècle, le règne des meilleures traditions et des procédés les plus perfectionnés. Pourquoi ici, comme partout, faut-il regretter que les derniers prêtres d'Assas, aveugles à la beauté de leur église, aient dégradé la plus grande partie de son mur méridional par l'addition de chapelles ignobles? Le clocher qui surmonte la façade est aussi de construction moderne.

SAINT-VINCENT.

Ce petit village, très-rapproché d'Assas, a aussi une église du XIIe siècle qui, conçue sur un plan plus vaste, n'a probablement jamais été achevée; il y reste une apside octogone avec colonettes aux angles et un large transept. Je n'en parle que pour mentionner, sur les corbeaux sculptés de la face nord du transept septentrional, un de ces signes devenus obscènes; ils sont communs dans les corbeaux des édifices normands, mais nous les rencontrons ici pour la première fois dans les sculptures romanes du département.

SAINT-FÉLIX-DE-MONTSEAU.

On ignore l'époque de la fondation de ce monastère; mais les restes d'architecture que nous pouvons y observer constatent que, dès le IXe siècle, il existait sur cette colline aride une petite chapelle, et qu'au XIIIe, le monastère de filles qui s'y était établi put y édifier une église considérable. Nous savons aussi que ces religieuses quittèrent, dès le XVIe siècle, leur monastère isolé pour s'établir dans le village voisin de Gigean, où une nouvelle maison leur avait été construite. Abandonnée alors, sans doute leur première habitation n'offrit plus que des ruines; essayons de les apprécier avant leur entier nivellement.

J'ai parlé d'une petite chapelle du IXe siècle; elle est au midi de l'église nouvelle, et tout le monde peut la reconnaître à son petit appareil de pierres dures et largement cimentées, à la petite arcature encorbellée qui décore son apside circulaire, aux piliers simples et aux ouvertures cintrées qui tiennent encore sur ses murs à moitié démolis.

La grande église a ses voûtes pareillement enfoncées, mais ses murs sont assez intacts pour faire juger du style de leur architectere. Des faisceaux de colonettes rondes, interrompues par plusieurs anneaux, partant du sol ou suspendues en encorbellement, y portent les nervures croisées des voûtes. Vers l'apside, ces nervures viennent se réunir à la clef de l'hémicycle; les chapiteaux ou les culs-de-lampe des colonettes sont, la plupart, sculptés en têtes humaines, quelques-uns présentent pourtant un simple évasement. Cet intérieur était éclairé à l'ouest par une rose à quatre lobes encadrés, au nord par cinq fenêtres formant chacune une lancette étroite, trilobée; dans le chœur, par trois lancettes géminées et trilobées. Quand même la ramification des ces fenêtres et les moulures des piliers ne dénoteraient pas le style gothique de la fin du XIIIe ou du commencement du XIVe siècle, on reconnaitra la proximité de l'époque romane aux ouvertures en plein cintre qui se voient du côté de l'ancienne église.

A l'intérieur, on remarque une façade à l'ouest sans autre ouverture que la rose dont j'ai parlé, munie de deux plinthes et de deux contreforts; au côté nord et au chevet, les mêmes plinthes se prolongent, et il y a de plus deux contre-forts saillants de plus de trois pieds; la porte ouverte au nord a des voussures ogivales, à moulures rondes, retombant sur six

colonnettes à chapiteau évasé et à base prismatique. Le tympan est rempli par une pierre lisse et un large linteau monolithe, dont les moulures font retour pour former une imposte au-dessus des pieds-droits.

Les bâtiments du monastère s'étendaient au midi de ces églises ; il y reste encore quelques murs antiques et quelques voûtes écroulées qui ne présentent aucun intérêt architectural.

SAINT-VINCENT-DE-JONQUIÈRES.

En 894, un Concile qui eut lieu dans le diocèse de Maguelone, se tint à Saint-Vincent-de-Jonquières ; Gariel et d'Aigrefeuille ont pensé, avec raison, que ces mots désignaient une église située près du village de Poussan, souvent mentionnée dans les transactions du diocèse de Maguelone, qui, ruinée pendant les guerres religieuses, ne s'est plus relevée, mais marque encore la place où elle fut assise par des fragments assez curieux.

Les assises inférieures d'une apside latérale et les dernières traces d'une apside plus grande, les murs d'un transept méridional et l'arc en plein cintre qui lui donnait entrée, les bases des piliers carrés et des demi-colonnes appliquées de la nef, indiquent assez bien le plan et la disposition générale de cette église, qui formait une croix latine, dont les sommités à l'est étaient occupées par trois apsides inégales. A l'extérieur, les murs n'avaient pas de contre-forts ; un soubassement et des colonnes appliquées, plus petites que celles de l'intérieur, appuyaient les apsides. Les seules fenêtres qui restent sont dans le transept ; elles sont carrées à l'intérieur, à côtés évasés, et forment à l'extérieur une ouverture étroite, dont le cintre est formé d'une seule pierre. Des tailloirs encore en place et des chapiteaux gisants parmi les décombres peuvent faire juger de l'ornementation ; elle ne dément pas plus que les caractères de construction que nous avons mentionnés, la date assignée à cet édifice et le style des IXe et Xe siècles. Les tailloirs ont des cordes, ou des tresses, ou des palmettes sculptées sur leurs bords ; les chapiteaux, des feuilles grossières mêlées de trous triangulaires et accompagnées de volutes peu marquées, d'un dessin et d'une exécution tout-à-fait barbares. Ce n'est pas notre habitude de crier au vandalisme, parce qu'il nous paraît souvent un effet assez naturel du temps et du progrès ; mais nous ne pouvons nous dispenser de manifester

ici un désir. Pourquoi la Société archéologique n'achèterait-elle pas cette ruine qui, livrée à tous les caprices de la propriété privée, s'est maintenue aussi entière que si elle était restée entre les mains du clergé chrétien, et ne la conserverait-elle pas sur les lieux comme un monument de notre plus ancienne architecture, une décoration pour la localité où elle se trouve, et un exemple de respect pour l'art du passé?

MONTAGNAC.

Eglise à trois nefs terminées par trois apsides et flanquées de chapelles. Les piliers polygones ont, sur chacune de leurs faces, des demi-colonnes à chapiteaux de feuilles à crochets ou de feuilles de vigne; les arches ont des moulures prismatiques différentes de celles des piliers. Les voûtes à quatre compartiments ont des nervures rondes dans la nef principale, prismatiques dans les nefs latérales et dans les chapelles; les nervures, plus multipliées dans les apsides, y forment ces compartiments angulaires réunis par leur sommet à la clef, que nous avons vu se reproduire dans toutes nos églises ogivales. Les clefs de voûte, dont les sculptures ont été conservées, représentent l'agneau divin, des couronnes de feuilles, des écussons ornés; dans quelques chapelles, les nervures retombent sur de petites caryatides grimaçantes, posées en encorbellement. Il n'y a pas de galerie au-dessus des arches; les fenêtres du chœur sont des lancettes géminées, dont l'intervalle au sommet est découpé de trois trèfles; dans la nef, ces fenêtres étaient d'une ramification plus avancée et avaient plusieurs meneaux, mais pour la plupart elles ont été bouchées; dans les chapelles, ce sont des lancettes géminées et trifoliées.

Au total, l'église de Montagnac est un exemple remarquable du style ogival complet, tel qu'il put s'établir dans le midi. On y trouve des proportions peu élancées, des moulures prismatiques, les surfaces nues, multipliées; mais en même temps les principales conditions du style, les piliers composés de fûts, les arches ogivales, les fenêtres ramifiées.

A l'extérieur, ce sont des caractères analogues. Au midi, une porte avec des voussures profondes, de petits fûts multipliés, à chapiteaux de feuilles naturelles, un tympan ogival entouré d'une guirlande de feuilles, et des panneaux ornés malheureusement très-frustes. Cette porte est enfermée dans un porche pris sur une des chapelles latérales; il est surmonté de

mâchecoulis; et réuni aux murs du collatéral et aux deux tourelles qui le flanquent des deux côtés, il formait au midi une façade régulière, basse et d'un aspect tout militaire. Au nord s'élève une tour carrée, étayée de deux contre-forts sur chaque face, percée sur deux étages de doubles lancettes très-grossières et surmontée d'une flèche octogone. Cette tour est terminée sur ses quatre faces par une frise de têtes grimaçantes, d'une expression énergique et grotesque et d'une grande variété. Les apsides et les côtés de l'église ont de nombreux contre-forts formés de plusieurs étages en retrait, mais nulle part des arcs-boutants; cet édifice, bas comme presque tous nos édifices ogivaux, n'a jamais exigé un grand déploiement d'appuis horizontaux. La façade ouest est obstruée de maisons modernes, mais on voit par une rose d'un style dégénéré, qui éclaire la partie supérieure, qu'elle était du XVIe siècle; une tribune en cintre surbaissé, et les détails de quelques chapelles, témoignent aussi d'une restauration de la même époque.

SAINT-TIBERI.

Cette abbaye, dont l'origine restée obscure est rattachée par la tradition ecclésiastique aux trois saints, Tiberi, Modeste et Florentie, qui, suivant un martyrologe, subirent le martyre à Cessero, l'an 285, n'a d'existence certaine que depuis le VIIIe siècle. On la cite souvent alors à côté de celle d'Aniane. Au IXe siècle, Louis-le-Débonnaire la fit comprendre dans le dénombrement d'Aix-la-Chapelle, et Charles-le-Chauve lui accorda diverses grâces. Au XIe, elle avait éprouvé déjà de fâcheuses vicissitudes, puisque le *Gallia christiana* mentionne Dieudonné, son abbé en 1065, comme restaurateur des bâtiments. Il ne nous reste, dans le lieu qu'occupait cette abbaye, que des constructions beaucoup plus modernes. Deux églises qui existaient autrefois à côté de l'édifice actuel, et qui portaient sans doute les marques de l'architecture de ces époques reculées, ont été détruites depuis la révolution.

L'église abbatiale, la seule debout, fut commencée en 1457 par Antoine de Rosena, son abbé (1). C'est un grand vaisseau à une seule nef entourée de chapelles, avec une apside polygonale, des voûtes à nervures croisées

---

(1) *Gallia christiana*, VI. 716.

tombant sur des piliers prismatiques et sur des culs-de-lampe. Les arches des chapelles, d'une forme ogivale très-pointue, ont des moulures qui changent et s'entrecroisent à l'endroit de l'imposte. Il y a là les caractères essentiels de toutes les constructions de cette époque, mais leur élégance et leur recherche ordinaires ne s'aperçoivent que dans la sculpture de quelques modillons et dans la fenêtre d'une chapelle qui sert aujourd'hui de sacristie.

En 1509, l'église n'étant pas encore terminée, Jean de Puy, abbé, fit bâtir le campanile et le portail au-devant de l'église (1). Ce portail, où l'on voyait encore, il y a quelques années, trois pilastres chargés de sculptures et deux portes en cintre surbaissé, est aujourd'hui détruit; il ne reste plus que le pilastre de droite qui s'adosse au grand campanile resté debout. On y remarque les dais arrondis, les mascarons, les candelabres, les arabesques et tout le luxe des ornements du XVIe siècle. Le campanile lui-même n'est remarquable que par sa masse. Mais toutes ces constructions n'ont jamais été achevées, et déjà, en 1535, on avait renoncé à les poursuivre, quand on ferma l'église, à l'endroit interrompu, pour en faire la dédicace (2).

Plus tard, les bénédictins de Saint-Tiberi firent de grandes réparations dans leur abbaye, mais elles eurent toutes pour objet la commodité des moines et non la glorification du temple; et, comme en perdant toute destination religieuse les constructions perdaient aussi tout intérêt d'art, les nouveaux bâtiments élevés au XVIIIe siècle ne sont remarquables que par leur étendue : personne aujourd'hui n'est tenté de déplorer le délabrement dans lequel ils sont tombés depuis la révolution.

VILLENEUVE-LÈS-BÉZIERS.

Il n'y a rien à dire sur l'intérieur de cette église complétement altéré, et sur toute la partie antérieure où l'on remarque seulement une rose du XVIe siècle, d'un dessin assez bizarre, appartenant au style gothique le plus dégénéré. Je ne sais si l'église romane n'a jamais été achevée, ou si une catastrophe inconnue l'a détruite en grande partie, mais il n'y reste

(1) *Gallia christiana*, VI. 717.
(2) Ibid., VI. 717.

aujourd'hui des anciennes constructions, que l'apside ouest et une tour élevée sur le transept nord.

L'apside est polygonale, décorée de larges pilastres, d'une arcature encorbellée et d'une frise de billettes continuant sur le chapiteau des pilastres. On aperçoit encore le gable orné d'une frise pareille qui terminait extérieurement la nef, et la continuation de la même frise sur le côté oriental des transepts.

La tour massive, quoique très-élevée, a six étages. Les quatre premiers sont carrés, les deux autres octogones et d'une construction postérieure. Les ouvertures qui décorent ces différents étages ont subi quelques mutilations, mais on y reconnaît encore les traces d'un style fort ancien. L'étage inférieur est nu, comme il arrive toujours. Le second est orné de pilastres appuyant sur les angles, et d'une arcature retombant sur des modillons sculptés en têtes plates. Le troisième a deux cintres géminés, dont les archivoltes sont ornées de pierres noires. Dans le quatrième, les fenêtres romanes ont été prolongées en ogive : on reconnaît encore au milieu des substractions l'ancienne colonnette, sur laquelle retombaient les deux cintres, et le rang de corbeaux soutenant le toit, car la tour a dû se terminer là primitivement. Au XVII[e] siècle, on a ajouté un cinquième étage octogone, avec fenêtres cintrées à fûts extérieurs, tailloirs et frises de billettes, et au XVI[e] le sixième étage garni de créneaux et de gargouilles hardiment suspendues. L'apside et les parties inférieures de la tour nous paraissent devoir être attribuées au XI[e] siècle.

On est un moment arrêté dans la rue principale de Villeneuve par une façade de gothique apparence, dont les fenêtres ont été malheureusement refaites. L'extérieur, complétement altéré, garde encore une porte en grande ogive sévère du XIII[e] siècle. C'était, m'a-t-on dit, une maison de l'ordre du Temple, et les armoiries épiscopales frustes qui surmontent la porte seraient celles d'un évêque de Saint-Pons, prieur de la maison.

Si l'on voulait suivre jusque dans ses dernières originalités l'art moderne, on pourrait jeter les yeux sur une fontaine à mascarons et chantournements, aujourd'hui tarie, qui décore la place principale du village.

BÉZIERS.

Eglise Saint-Jacques. Il reste de cette église d'un des plus anciens monastères de Béziers, le côté oriental consistant en une apside polygonale

d'une ornementation très-chargée. Quatre contre-forts saillants forment le stylobate d'autant de colonnes qui s'appliquent aux angles; le chapiteau et le tailloir de ces colonnes, joints aux frises et à la corniche qui couronnent l'édifice, forment un véritable entablement antique avec ses larmiers, ses denticules, ses modillons, ses rangs de perles et d'oves. Les feuilles des chapiteaux aussi appartiennent à l'ordre corinthien altéré des temps du Bas-Empire, mélangé de ces entrelacs, d'une exécution minutieuse et précise, qui se remarquent dans les ouvrages carlovingiens. Le reste de cet édifice, complétement altéré par des reconstructions, présente encore, dans la partie la plus rapprochée de l'apside, un fronton et un transept décorés de frises de billettes, et une tour carrée percée de fenêtres simples en plein cintre, qui paraît n'avoir été refaite que dans sa partie supérieure. L'intérieur de l'église est entièrement méconnaissable.

La plus grande obscurité couvre les commencements du monastère de Saint-Jacques, on sait seulement qu'il est une des plus anciennes fondations religieuses de Béziers : il est souvent mentionné dès les premiers temps, à côté de celui de Saint-Aphrodise, sans qu'aucune donnée puisse en résulter pour la date de l'érection de l'église dont il nous reste des fragments. Les caractères architectoniques de ces fragments isolés ne nous ont pas laissé sans incertitude; l'aspect entièrement antique de la décoration, l'absence des ornements barbares qui se mêlent constamment à l'architecture du moyen-âge, indiqueraient une époque fort ancienne. Aucun autre monument dans le département ne porte avec autant d'exactitude les caractères de l'architecture antique; mais, en Provence, un exemple se présente avec beaucoup d'analogie, l'église de Saint-Quinin, à Vaison, offre une ornementation en plusieurs points semblable, et sa date a donné lieu aux mêmes incertitudes : MM. Lenormant et Mérimée ne seraient pas éloignés de la croire antérieure au VIIIe siècle. D'un autre côté, la forme polygonale, les contre-forts qui servent de base aux colonnes, et quelque bizarrerie dans l'ornementation tendraient à faire regarder l'apside de Saint-Jacques comme postérieure au Xe, et, pour cette opinion, on aurait aussi dans le midi une analogie à citer. L'apside de l'église d'Alet, dans le Roussillon, dont on peut voir un dessin exact dans les voyages de l'ancienne France de MM. Taylor et Nodier, présente la même profusion de réminiscences antiques, et pourtant M. Mérimée n'hésite pas à l'attribuer au XIe ou au XIIe siècle.

Eglise des Recollets. Les fragments de style flamboyant sont trop rares dans notre département, pour que nous ne signalions pas tous les exemples qu'on en peut rencontrer à Béziers. L'église des Recollets, dont l'intérieur n'offre que des formes dégradées, conserve encore sur sa façade les portes en ogive à accolades, les dais, les crochets, les pinacles et les panneaux sculptés du style le plus avancé de la fin du xve siècle.

MINERVE.

La petite église de Minerve porte les caractères de construction les plus anciennement usités dans notre pays; on peut pourtant la croire postérieure au ixe siècle. Sur ces rochers déserts, l'architecture a pu garder long-temps les mêmes errements, les usages antiques ont pu se prolonger au-delà du terme accoutumé. On y voit des piliers et des arcades bouchées garnies d'impostes, et une voûte continue avec arcs doubleaux. La porte est formée par une double archivolte sans ornements, l'apside est circulaire. Les fenêtres, d'une dimension petite, sont surmontées d'une bande en pierres noires; la façade occidentale, terminée en gable, n'ayant pour fenêtre qu'une petite ouverture ronde, est surmontée d'une petite tour carrée; l'appareil est petit, régulier et séparé par des couches de ciment très-épaisses. Tels sont les traits principaux de cette église rustique qui, sinon pour sa forme actuelle refaite sans doute ou altérée, du moins pour sa fondation, remonte aux premiers établissements du christianisme dans nos contrées. Saint Rustique, évêque de Narbonne en 427, l'avait fait ériger l'an 20e de son épiscopat, comme le constate une inscription, lisible encore, sur le bord d'une dalle de marbre qui recouvre l'autel principal :

+ RUSTICVS. AN̄N̄. XX. EPT̄V̄S. SVI. FF.

Ce modeste monument emprunte un intérêt particulier à la pauvre ville et au pays sauvage qu'il domine. Capitale d'un des anciens *pagi* de la Septimanie, fief de vicomtes célèbres dans l'histoire de Languedoc dès le xe siècle, Minerve reste surtout dans notre souvenir comme une victime sanglante de la croisade albigeoise. Ses malheureux habitants ne savent pas beaucoup d'histoire, mais la tradition leur a appris à tous, et ils répètent avec effroi qu'un jour sur le pignon de leur église flottèrent les deux étendards funestes de la Croix et de Montfort, et que ce jour-là cent

soixante des leurs, obstinés dans leur foi, furent brûlés sur cette petite place au-devant de l'église. Les vainqueurs traitèrent, en effet, Minerve avec une rage qui est restée empreinte dans les vers de la chanson, où cette croisade revit tout entière :

Arson mant eretge felo de puta canha,
E mot fola eretga que ins el foc reganha (1).

Depuis, Minerve resta la proie privilégiée des guerres qui désolèrent la province. Au xive siècle les compagnies de routiers, au xvie les protestants, l'assiégèrent et s'en emparèrent plusieurs fois. Mais quelque durs qu'aient été pour ses habitants les temps féodaux et les guerres civiles, ils trouvaient du moins au milieu de ces troubles un élément de vie qui a disparu aujourd'hui. La paix et la civilisation des temps modernes ne peuvent rien pour leurs misères, dont la mesure est comble. Minerve ne vivra plus désormais que pour les artistes et comme un des témoignages les plus curieux de la civilisation passée.

Sur un rocher à pic, serré comme une presqu'île par deux rivières qui ont rongé ses flancs et se sont creusé des passages souterrains à travers ses masses, quelques maisons chétives montrent leurs toits caducs et leurs volets branlants à travers des murailles ruinées. Un étroit passage au milieu des pierres, où jamais char n'a laissé l'empreinte de ses roues, où les Minervois seuls, leurs chèvres et leurs ânes peuvent ne pas broncher, conduit à l'extrémité un peu élargie du rocher, et là s'élèvent encore le pan déchiré d'une tour menaçant le ciel, et les murailles ébranlées d'un château dont l'appareil régulier, les segments de cintre indiquent une construction antérieure à la croisade. Puis, de tous les côtés, s'étendent des murs en appareil grossier, avec des portes délabrées, des créneaux ébréchés, des tours pendantes, souvent reconstruits et réparés, plus souvent abattus et arrachés pour les besoins des habitants. Par-dessus tout, enfin, domine la petite église carlovingienne, restée seule entière au milieu de tant de ruines. Tel est l'aspect que présente Minerve pour la seule joie de l'artiste, qui vient y étudier la nature dans un de ses tableaux les plus grands, les plus bizarres, et l'histoire dans un de ses souvenirs les plus tragiques.

(1) Chanson de la croisade contre les Albigeois, publiée par M. Fauriel, 1837, pag. 78.

SAINT-GERVAIS.

L'église a une seule nef, des arcades bouchées en plein cintre et des colonnes doubles appliquées avec des chapiteaux barbares, comme à Saint-Pierre-de-Rèdes; les voûtes en arcs parallèles et en ogive prononcée sont postérieures sans doute, le chœur et les transepts ont été aussi évidemment refaits. Une porte à l'ouest en arc ogival continu, surmontée d'une moulure en dents de scie, m'a paru du XIII[e] siècle; une petite porte latérale est de style flamboyant. A l'extérieur on n'a à remarquer que la tour carrée, composée de plusieurs étages ornés de doubles cintres portant sur un pilier, et surmontée d'un toit quadrangulaire. Les parties les plus anciennes de cette église sont peut-être du X[e] siècle. Il est à regretter que les maisons voisines aient complétement recouvert ses murs extérieurs, on sait qu'intérieurement ils n'échappent presque jamais aux enjolivures de sacristie.

Sur une des places du village on peut voir encore une maison romane conservée en partie. Elle a au rez-de-chaussée de grandes ouvertures en cintre surbaissé, et deux étages composés de cintres géminés, de petites colonnes et de bandes d'étoiles pour ornements, dans un style tout-à-fait semblable à celui des maisons de Villemagne.

SAINT-GERVAIS-LE-VIEUX. A côté du village d'industrie et de culture, et dans une position mieux appropriée à sa destination, sur une colline au nord, dominant quelques vallées d'un aspect tout alpestre, a existé autrefois le Saint-Gervais féodal; ce n'est plus qu'un amas de ruines dont les pierres debout rappellent par leur rusticité les débris gaulois, et qui formèrent certainement un des plus anciens châteaux établis par les conquérants sur le sol gallo-romain. Ce sont des fortifications taillées dans le roc ou élevées en pierres schisteuses d'un appareil grossier, présentant dans quelques parties l'aspect des feuilles de fougère, quelques voûtes cylindriques encore debout formant aux deux extrémités de la colline deux tours menaçantes, et au milieu un clocher plus haut que tout le reste, seul reste de l'ancienne église. Ce clocher est carré, percé dans les parties inférieures de quelques meurtrières étroites et cintrées, et en haut d'une double fenêtre en plein cintre, portant sur un pilier; l'appareil plus régulier, les pierres calcaires blanches de cette fenêtre contrastent avec le reste

de la tour composé de pierres schisteuses assemblées grossièrement; une corniche et un toit quadrangulaire la terminent. On ne trouve pas au milieu de ces décombres une seule brique, le schiste se prêtant à tous les besoins de toiture. Il est inutile d'ajouter que cette position est depuis longtemps complétement abandonnée, la culture s'est emparée de toute la terre végétale ramassée entre ces murailles, la vigne et l'amandier s'y étalent seuls, et donnent quelque gaieté à ce triste rocher.

JONCELS.

Cette abbaye, dont l'histoire ecclésiastique mentionne à deux reprises le complet rétablissement, est un des plus anciens établissements religieux de la Septimanie. Ruiné par les Sarrazins, il fut rétabli par Pepin, roi d'Aquitaine; tombé de nouveau en décadence au xe siècle, Fulcrand, évêque de Lodève, le restaura. Réuni d'abord au monastère de Psalmodi près d'Aiguesmortes, il fut déclaré indépendant au xiie siècle, puis soumis au xive à celui de Saint-Victor de Marseille. Ce qui nous reste de ces édifices ne peut se rapporter précisément à aucune de ces dates, et ne nous offre que quelques débris marqués de tous les caractères des constructions du xiie et du xiiie siècle.

A la première de ces époques appartient le cloître, plus remarquable par son étendue que par son élégance. Les ravages qu'il a subis n'y ont laissé que quelques grandes arcades en cintre surbaissé, comme on en fit beaucoup à cette époque dans les constructions ordinaires, divisées en plusieurs petits cintres par des colonnettes à chapiteaux de feuilles contournées ou très-élégamment découpées. Ce qui reste de plus entier est une porte en plein cintre avec des fûts dans l'angle, et une archivolte ronde bordée de deux rangs de chevrons; elle donne entrée dans une salle capitulaire, en voûtes ogivales complexes, d'une construction beaucoup plus moderne.

A la seconde, on peut rapporter la partie supérieure de l'église offrant un arc triomphal légèrement ogivé, portant sur des piliers et des colonnes engagées à chapiteaux de feuilles à crochet, et extérieurement un énorme clocher carré, marqué dans sa partie inférieure des mêmes grands arceaux ogivaux du xiiie siècle; le reste de la nef est d'un style ogival tout-à-fait dégénéré. En cherchant bien, on trouverait quelques autres traces architectoniques de la splendeur passée de l'abbaye au xvie et même au xviie siècle; mais ils ne méritent pas plus d'être mentionnés que les ruines de

l'église paroissiale, d'un style ogival informe et dégradé, que l'on rencontre à quelques pas du village.

GRANDMONT.

Nous n'avons pas retrouvé la date de la fondation de ce prieuré, situé à une lieue de Lodève, mais on ne peut guère la supposer antérieure à la fin du xie siècle. Ce n'est qu'alors que les établissements fondés sur la règle de Saint Etienne de Grandmont, près de Limoges, prirent une grande extension. Nous savons seulement qu'au milieu du xiiie il fut l'objet des bienfaits d'un évêque de Lodève. Guillaume Cazouls lui céda, entre autres donations, des bois considérables, et y établit un collége de douze moines. En 1259, cet évêque y fut enseveli. Les bâtiments du prieuré que nous allons décrire existaient certainement à cette époque; ils offrent un specimen plein d'intérêt du dernier style roman, mêlé aux plus humbles apparitions du gothique primitif.

L'oratoire (les moines de Grandmont n'appelaient pas autrement leurs églises) est d'une simplicité extrême. C'est une petite nef sans arcade, couverte d'une voûte ogivale continue, sans arcs doubleaux ni nervures, séparée des murs seulement par une imposte ronde, une apside circulaire à l'est, dont les dimensions dépassent celles de la nef; les seules ouvertures qui l'éclairent sont trois lancettes, presque cintrées, à l'extrémité de l'apside et une quatrième sur la face ouest. A l'extérieur, la façade ouest est terminée par un gable dont la corniche s'appuie sur des corbeaux nuds; les lancettes longues et dénuées de toute découpure sont surmontées d'un larmier à moulures carrées. Au midi, la sacristie attenant à l'apside présente les traces d'un style un peu plus avancé; la porte en est cintrée encore, mais les voûtes sont croisées, et la fenêtre qui l'eclaire à l'est a deux lancettes tracées dans une ogive plus grande et surmontées d'un quatrefeuille, première manifestation de cette ramification et de ces découpures qui distinguèrent les fenêtres de style ogival, et que nous pouvons observer à des degrés divers de progression à Lodève et à Villemagne. Mais c'est surtout dans la petite porte au nord de l'oratoire de Grandmont, que le style ogival primitif se montre dans toute la pureté et l'élégance de sa première apparition. Trois ordres successifs de fûts à bases régulières et d'un galbe pur, à chapiteaux de feuilles d'eau très-légèrement sculptés et surmontés

d'un tailloir carré très-saillant, y portent des archivoltes ogivales à moulures rondes et carrées.

Le cloître se compose d'une galerie de cintres géminés à colonnettes courtes et à piliers carrés, et de voûtes croisées et parallèles à nervures rondes, et ogivées. Ces nervures ne portent pas, comme cela se pratiqua plus tard, sur des modillons, mais pénètrent dans le mur à la hauteur des tailloirs de la galerie extérieure, et le point où elles se terminent est marqué par des moulures saillantes. Les chapiteaux sont courts, massifs et marqués de quelques sculptures variées, mais toujours légères et d'un galbe assez pur; les tailloirs sont très-saillants et quelquefois ornés de moulures longitudinales; les bases portent aussi dans quelques endroits des ornements sculptés. Dans la galerie à l'est, une grande arcade subdivisée en trois cintres, portant par leurs retombées intermédiaires sur six colonnettes, donne entrée dans une salle capitulaire très-simple à voûtes croisées en plein cintre, éclairée à l'est par de longues fenêtres étroites et carrées. Les proportions étroites et massives de ce cloître, son aspect sombre, la sévérité de ses sculptures, les teintes noires et rougeâtres des lichens qui le tapissent, et du grès dont il est formé, lui donnent un caractère d'antiquité qui pourrait surprendre à la première vue. En examinant de plus près tous ses détails, on demeure convaincu qu'il est contemporain de l'oratoire et de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe. Les bâtiments du monastère, souvent altérés, présentent encore quelques fragments de la même époque : plusieurs portes ogivales simples, quelques voûtes à nervures retombant sur des modillons à feuilles recourbées, et une salle au premier étage éclairée sur la façade ouest par une galerie de petits cintres romans à colonnes très-dégradées; cette pièce a conservé sa cheminée romane. On doit enfin remarquer un petit clocher fort singulier, surmontant le côté méridional de l'église; il est quadrangulaire, flanqué de quatre pyramidions, percé de quatre arcades subdivisées en deux arcs dont la retombée du milieu reste suspendue, et couvert d'un petit dôme.

CARDONET.

Eglise isolée sur le Causse d'Aumelas, dépendant, avant la révolution, d'un prieuré dont les bâtiments complétement ruinés l'entourent encore. C'est une assez belle nef régulièrement orientée avec piliers carrés à im-

poste, arcs doubleaux et voûte continue en plein cintre, à l'intérieur; à l'extérieur, une apside ronde et une porte au midi à deux ordres sans fûts ni ornements. Elle est bâtie en pierres froides d'un appareil un peu plus grand que celui qui est ordinaire à l'époque carlovingienne, mais devenant très-petit dans le haut de la voûte. Cet appareil nous la ferait regarder comme postérieure au IXe siècle; mais, du reste, elle rentre tout-à-fait dans le style des édifices carlovingiens, par sa sévérité et par le système de sa corniche extérieure. Ce n'est pas une simple dentelure comme dans la plupart des églises de ce style que nous avons observées, mais de deux en deux dents on a laissé un petit espace vide et carré, qui ajoute encore à l'effet de cette décoration très-simple. Si ce petit monument, aujourd'hui abandonné et par le clergé et par l'administration, est encore debout, c'est qu'un lierre énorme a envahi tout son côté nord, l'étreint et l'abrite, et qu'il est situé dans un pays trop dénué et trop solitaire pour que des pierres taillées puissent y exciter l'envie de personne.

Je terminerai ces observations en mentionnant, comme dans la première partie, plusieurs églises qui ne m'ont pas paru mériter une description spéciale, et dont tous les caractères se retrouvent dans les églises décrites auxquelles j'assigne une époque analogue.

Eglise ruinée de Saint-Barthélemy de Baillarguet...... XIIe siècle.
Eglise de Prades, apside........................ XIIe.
Eglise de Tréviés.............................. XIIIe.
Ancienne église de Saint-Germain de Furnes......... XIIe.
Eglise de Murles.............................. XIe.
Eglise de Vailhauqués.......................... XIIe.
Eglise de Notre-Dame-de-Londres................. XIe et XIIe.
Eglise de Saint-Etienne-de-Gabriac................ XIIe.
Eglise de Castelnau-de-Guers.................... XIVe.
Eglise de Nésignan-Lévêque...................... XIe et XVIe.
Ancienne église et église actuelle de Boussagues...... XIIIe et XVIe.
Eglise de Lunas............................... XIe et XVe.
Eglise de la Caunette........................... X^{e}.

Je suis heureux enfin de pouvoir racheter l'aridité de ces descriptions par la reproduction de quelques fragments choisis parmi tous ceux dont

j'ai parlé. On y reconnaîtra facilement un crayon habile, cher à tous les amis de l'art dans notre pays.

En décrivant, dans des termes admis aujourd'hui par la plupart des monumentalistes (1), les églises du département qui nous ont paru présenter quelque intérêt archéologique, nous avons assigné à chacune d'elles une date non rigoureuse, mais moyenne et approximative. Tous ceux qui ont étudié les édifices du moyen-âge, savent combien la détermination exacte de leur origine présente de difficultés. La rareté et l'obscurité des textes relatifs à leur fondation, la difficulté d'appliquer ces textes aux constructions existantes, l'état de confusion où se trouvent aujourd'hui la plupart de ces édifices commencés, suspendus, repris dans des circonstances diverses, puis détruits en partie, et réparés tantôt dans un esprit d'innovation, quelquefois dans un esprit de concordance et d'imitation avec les parties anciennes, sont autant d'obstacles à une classification chronologique irréprochable. Des églises capitales, dont l'érection fut pour leur pays un événement de la plus haute importance, et dont l'histoire a été étudiée avec le plus de soin, ont présenté souvent des difficultés inexplicables quand il a fallu assigner une date positive aux parties diverses dont elles présentent aujourd'hui l'ensemble. Les antiquaires ne sont point encore parvenus à faire concorder les dates fournies par des textes, avec celles qu'indiqueraient les caractères architectoniques pour les cathédrales de Chartres, de Coutances, de Séez. S'il en est ainsi pour des monuments de cet ordre, combien plus difficile sera la détermination de petites églises, d'édifices rustiques élevés dans des villages ou des campagnes reculées, par des artistes souvent ignorants ou arriérés, et sans qu'aucun annaliste ait pris la peine d'enregistrer leur fondation. Mais cette incertitude chronologique des monuments chrétiens, que nous retrouvons dans l'étude des monuments antiques, n'est point un obstacle à l'intelligence de l'architec-

(1) On nous a reproché quelquefois l'emploi trop fréquent de mots techniques peu compris de la plupart des lecteurs. Il fallait bien, pour être précis, exact et clair, employer la langue architecturale telle qu'elle existe. Il n'y a pas un mot employé dans ce travail qui ne soit autorisé par les dictionnaires connus d'architecture de Daviler et de M. Quatremère de Quincy, ou par l'exemple des monumentalistes les plus recommandables MM. de Caumont, Mérimée, Rickman, Willis, etc.

ture, si l'on n'admet pas la chronologie comme la seule base, la seule méthode du développement de l'art. L'architecture procède par des voies logiques et revêt des formes successives qui doivent surtout être appréciées. Le style général et les caractères particuliers d'un édifice offrent des moyens de détermination plus sûrs encore que la supputation des dates de sa construction. Une classification des monuments plus positive et plus rationnelle est donc celle qui résulte de la différence des styles. Sans négliger les dates et les circonstances externes toujours variables, il faut surtout tenir compte des caractères propres et internes de l'édifice, dont l'origine et la succession peuvent toujours être expliquées. Après l'examen analytique des églises auquel nous nous sommes appliqué, il sera facile de donner un peu plus de développement à la classification des styles que nous avons indiquée en commençant cette statistique.

On connaît la nomenclature de M. de Caumont; il distingue deux époques principales dans l'architecture du moyen-âge et dans chacune trois périodes (1).

I. Architecture romane : 1° primordiale, du v[e] au x[e] siècle;
2° secondaire, de la fin du x[e] à la fin du xi[e] siècle;
3° tertiaire ou de transition, comprenant la fin du xi[e] et le xii[e] siècle.

II. Architecture ogivale : 1° primitive, xiii[e] siècle;
2° secondaire, xiv[e] siècle;
3° tertiaire ou flamboyante, xv[e] et première moitié du xvi[e] siècle.

Ces divisions ne sont pas généralement adoptées sans modifications. Un grand nombre d'observations monumentales, faites dans les provinces de France que M. de Caumont n'a pas explorées, ne rentrent pas dans ce cadre ainsi limité; il faut espérer que la publication du *Manuel d'Archéologie française*, dont l'exécution a été confiée à MM. Lenormant, Leprévost, Merimée et Lenoir, fixera à cet égard toutes les incertitudes.

En Angleterre, où depuis long-temps les monuments gothiques sont prisés et étudiés, on adopte, en général, des divisions plus simples et en

---

(1) A. de Caumont, Cours d'antiquités monumentales, iv[e] partie.

même temps plus applicables aux monuments indigènes. Les Anglais ont le style *saxon* pour le petit nombre d'édifices antérieurs à la conquête, le style *roman* propre à ceux qui furent élevés depuis cette époque jusqu'à la fin du XIIe siècle. Pour les édifices postérieurs, ils ont conservé le nom de *gothique*, et ils y distinguent trois styles successifs :

1° le gothique anglais primitif (*early english*) de 1189 à 1307;

2° le gothique orné (*decorated*) de 1307 à 1377;

3° le gothique perpendiculaire de 1377 à 1546 (1).

Les monumentalistes dont les observations ont embrassé les édifices des diverses contrées de l'Europe, ont été amenés à établir un bien plus grand nombre de styles divers et des classifications plus générales. Les styles d'architecture qui ont paru se distinguer par des caractères bien marqués sont, pour la période ROMANE, les styles : *romain*, — *lombard*, — *germain*, — *du midi de la France*, — *saxon*, — *normand*, — *pisan*, — *sarrasin*; — et pour la période GOTHIQUE, les styles : *anglais primitif*, — *gothique complet*, — *perpendiculaire anglais*, — *flamboyant de France et des Pays-Bas*, — *italien*, etc. (2).

Il ne s'agit point ici de comparer ces divers styles avec celui qui nous intéresse plus particulièrement ; nous n'essaierons pas même de donner tous les développements nécessaires à l'explication du style *roman du midi de la France*, qui, dans les indications de M. Willis, paraît comprendre en même temps les édifices de la Septimanie, de la Provence, de l'Aquitaine et de l'Auvergne. Nous avons voulu seulement apporter quelques matériaux à l'histoire entière de l'architecture, en indiquant les caractères qui ont marqué le développement de cet art sur un des points extrêmes de ce pays.

Considérés dans leur ensemble, les édifices romans que nous avons analysés ont présenté trois phases successives, qui nous ont paru devoir être distinguées par les noms de styles carlovingien, barbare et roman complet.

Avant le VIIIe siècle, les peuples de la Septimanie, peu modifiés dans

---

(1) Rickman, *An attempt to discriminate the styles of architecture in England. London* 1835, 8°.

(2) Willis, *Remarks on the architecture of the middle ages. Cambridge* 1835, 8°.

leurs mœurs par les Wisigoths, étaient restés entièrement romains ; et bien que nous n'ayons retrouvé aucune des églises que fit construire dans ce pays le christianisme naissant, on peut croire qu'elles étaient ou tout-à-fait grossières, ou semblables à celles qui s'élevaient dans le reste des Gaules. Mais la conquête franke, commencée par Charles Martel en 737, et cimentée par Pepin et Charlemagne en 750 et 780, en détruisant les édifices romains et fournissant l'occasion et les moyens d'élever de nouvelles constructions, amena dans l'architecture des changements que nous pouvons encore apprécier. Dès la fin du VIIIe siècle, les églises présentent les caractères suivants :

une ou trois nefs avec un transept peu prononcé, et à l'orient une ou trois apsides parallèles;

voûte cylindrique avec arcs doubleaux en plein cintre ;

piliers carrés munis d'impostes sans ornements;

arches en plein cintre, petites fenêtres cintrées et ébrasées ;

apsides circulaires avec galerie et ornements apsidaux à l'extérieur ;

murs garnis d'arcatures encorbellées et de pilastres;

portails sans fûts, composés de jambages simples et d'un linteau monolithe au-dessous du cintre ;

sculptures d'ornement minutieuses et arrêtées, frises en dents de scie ;

appareil petit, régulier, formé de pierres dures, séparées par d'épaisses couches de ciment.

L'architecture, ainsi fixée sous Charlemagne, n'avait point encore admis d'assez grandes innovations pour mériter le nom d'un art renouvelé. Les désordres qui suivirent le démembrement de l'empire, les invasions sarrasines et normandes, l'organisation des nombreuses seigneuries indépendantes, dénaturèrent complétement les traditions romaines. Les édifices qui s'élevèrent alors sont marqués de caractères plus grossiers, plus barbares, mais en même temps plus originaux ; et bien que nous n'ayons pas pour cette période des monuments entiers et importants qui puissent nous donner l'idée d'un style bien déterminé, ceux que nous avons vus nous ont paru pourtant se distinguer par des signes non équivoques :

négligence du transept dans le plan;

voûtes en fer-à-cheval ou refaites, ce qui indique qu'elles étaient mal construites ou seulement en bois ;

piliers avec colonnes simples ou accouplées ;
contre-forts peu saillants ;
portails avec fûts, mais à un seul ordre et avec le linteau monolithe ;
ornements en pierre noire, billettes ou dessins très-grossiers ;
sculptures d'hommes et d'animaux barbares et tout-à-fait élémentaires ;
appareil plus grand, moins régulier et moins bien cimenté.

Au milieu de cette barbarie féconde, l'architecture s'était développée ; dès la fin du XIe siècle, elle put produire des œuvres plus accomplies, et atteindre, dans le XIIe, au point le plus élevé du style roman. Nous n'avons pas à citer d'édifice comparable en magnificence à Saint-Saturnin de Toulouse et à Saint-Gilles ; mais, pour être plus modestes, les nombreuses églises que nous avons observées n'en sont pas moins le produit des mêmes inspirations, et nous révèlent toutes les qualités propres au style roman complet. Ce style admet des nuances nombreuses, entre lesquelles nous distinguerons les suivantes :

plan en croix latine, avec transepts bien prononcés ;
voûtes continues en ogive à large base, avec arcs doubleaux et impostes, ou voûtes à quatre compartiments avec nervures saillantes ;
piliers garnis de fûts de face, arches ogivées sans moulures, fenêtres en plein cintre ;
apsides polygonales ou carrées ;
contre-forts saillants ;
portails à plusieurs ordres de fûts et d'archivoltes ;
ornements extrêmement variés et d'un travail fini, fantastiques ou imités de l'antique ;
sculptures roides et hiératiques, mais d'un haut style ;
appareil moyen régulier étroitement cimenté.

Quelque complète, quelque riche que fût l'architecture romane, comme elle portait encore des marques trop nombreuses de dépendance et d'imitation de l'art romain d'où elle était sortie, comme elle ne pouvait suffire à traduire les inspirations les plus avancées et les plus sublimes du christianisme, elle ne fut qu'une des phases de l'histoire de l'art chrétien. Dans le même temps que le midi voyait s'élever ses plus beaux édifices romans, l'architecture, s'affranchissant dans le nord des dernières entraves

de l'art antique, acquérait un développement tout nouveau et réalisait dans sa plus haute expression le temple chrétien, Chartres, Amiens, Saint-Denis. Du XIIe au XIIIe siècle, elle couvrait l'Europe de monuments qui nous étonnent autant par l'admirable unité des principes d'après lesquels ils sont construits, que par leur inconcevable variété. Dans cette nouvelle période de l'art, le midi, nous l'avons dit souvent, ne suivit que de loin la même marche et ne reçut que les reflets des grandes inspirations chrétiennes. Il n'en est pas moins curieux d'observer dans les monuments qui s'y construisirent alors, l'introduction inévitable, bien que timide et incomplète, de tous les éléments de l'architecture gothique ou ogivale.

Des caractères distinctifs, bien qu'un peu dénaturés, peuvent encore ici nous faire reconnaître les trois styles successifs tels qu'ils ont pu être fixés dans les monuments du nord.

Dans les monuments de style gothique primitif, nous observerons :

des voûtes ogivales élevées à compartiments croisés et très-multipliés vers l'apside ;

des arches à moulures simples et aiguës ;

des piliers composés de fûts en faisceau ;

des lancettes simples ou géminées avec un commencement de ramification *(tracery)*;

des contre-forts saillants formés de plusieurs étages en retrait et terminés par un petit fronton ;

des portails à voussures ogivales multipliées et profondes;

des ornements en feuilles naturelles et des chapiteaux de feuilles recourbées d'un dessin pur.

Les monuments de style gothique orné ou complet admettent de plus :

des arches à moulures nombreuses et arrondies;

des piliers à fûts plus petits, plus multipliés et plus élancés;

des fenêtres à meneaux d'une ramification plus savante ;

des arcs-boutants surmontés de pinacles;

des tourelles rondes ou octogones;

des ornements plus variés, des sculptures très-fines et des statuettes d'un bon travail.

Dans les monuments de style gothique flamboyant, on trouve, enfin :

des arches à moulures nombreuses et prismatiques ;

des piliers à fûts prismatiques;

des fenêtres d'une ramification plus recherchée et en cœurs contournés;

et les panneaux, dais, rosaces, culs-de-lampe et toute la décoration luxuriante de ce style.

Il est inutile, sans doute, d'ajouter à ces longues énumérations quelles sont, parmi toutes les particularités du style gothique complet, celles qui manquent à nos monuments. Nous ne saurions nous empêcher pourtant d'y faire remarquer l'absence constante des deux parties de la décoration qui contribuent le plus à la beauté des intérieurs gothiques : les galeries ou tribunes au-dessus des arches (*triforium*), et la combinaison des fenêtres supérieures (*clerestory*).

Si des préoccupations locales ne nous ont pas abusé, cette description minutieuse des édifices modestes d'un département pourra fournir des données utiles pour l'archéologie complète de la France. Le pays dont nous avons fait saillir la physionomie monumentale a sa place distincte dans le midi. Largement assis, au sud, le long des rives plates et ardentes de la Méditerranée, par lesquelles il reçoit ces vents d'Orient qui lui portent des émanations molles et sensuelles, et donnent aux pierres de ses vieux murs cette couleur fauve si pleine de chaleur et d'harmonie, il s'élève, au nord, jusqu'aux sommités neigeuses des Cévennes, où ses artistes ont pris quelque empreinte de la rusticité et de l'âpreté naturelles aux montagnards. Par un de ses côtés, à l'est, il touche à la Provence, dont les mœurs et les constructions plus romaines encore que les siennes lui ont toujours communiqué les traditions antiques; par l'autre, à l'ouest, il confine à l'Albigeois et participe de l'esprit d'indépendance qui distingua cette population destinée entre toutes celles du midi à porter le poids de la colère du conquérant. Si nos recherches de prédilection ne nous ont pas fait illusion, nous avons cru retrouver comme un mélange et un reflet de tous ces souvenirs dans les édifices que nous visitions. Ces monuments de nos vieux artistes, élevés au milieu de paysages si variés de couleurs et de sites, les uns baignés par l'eau salée, les autres dressés sur des rochers au milieu des châtaigniers et des chênes, dans des villes brillantes de prospérités récentes, dans des villages pauvres et dénués, ou au milieu de pays solitaires, nous paraissaient reproduire d'une manière éclatante l'esprit des vieilles populations, constater le degré de culture auquel elles étaient parvenues au IXe siècle, et

marquer à travers des siècles fort obscurs l'élaboration lente et graduée de leurs idées et de leurs mœurs au sein du christianisme. Il ne nous était plus donné de voir ces monuments compris, aimés et vivants ; il y a long-temps que le christianisme exténué ne les réchauffe plus ; ce sont des pierres jaunes, usées, souillées, des ruines, mais ils n'en ont pour l'artiste qu'un intérêt plus grand. L'antiquaire et l'historien ne doivent pas déplorer plus leur décadence qu'ils ne déplorent la chute des idées et des institutions qui les élevèrent. On ne comprend bien une église que lorsqu'elle est ruinée ; on ne juge jamais mieux le passé que quand il ne nous menace plus de revenir.



EXPLICATION DES PLANCHES.

4e PLANCHE.

ASSAS. — Porte latérale de l'église (XIIe siècle).

BEAULIEU. — Fenêtre en-dessus de la porte de l'église (XIe siècle).

GRANDMOND. — Porte latérale de l'oratoire (XIIIe siècle).

SAINT-TIBERI. — Petite porte d'un bâtiment dépendant de l'abbaye (XVe se).

5e PLANCHE.

SAINT-VINCENT-DE-JONQUIÈRES.—Chapiteau trouvé dans les décombres (Xe se).

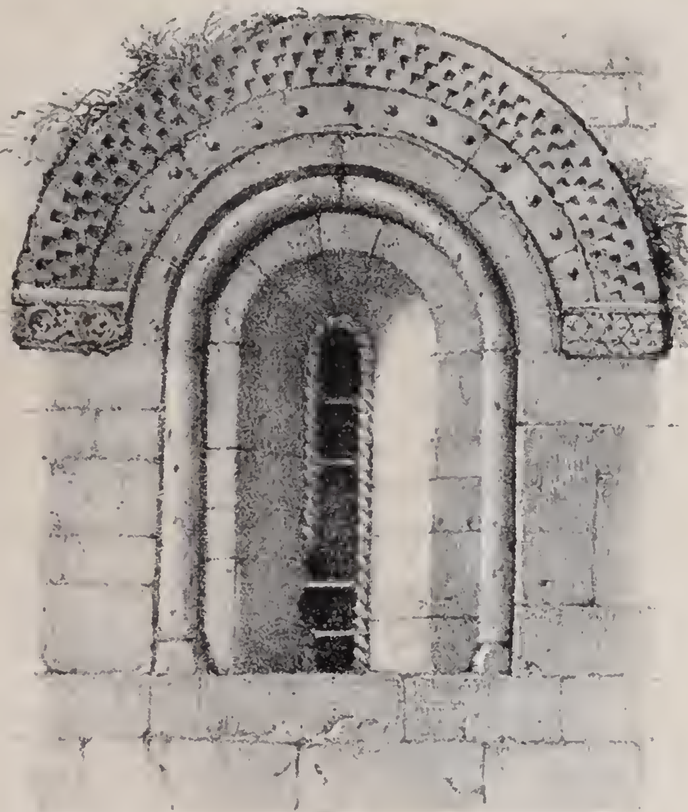
BAILLARGUES. — Chapiteau de l'arc triomphal de l'église (XIe siècle).

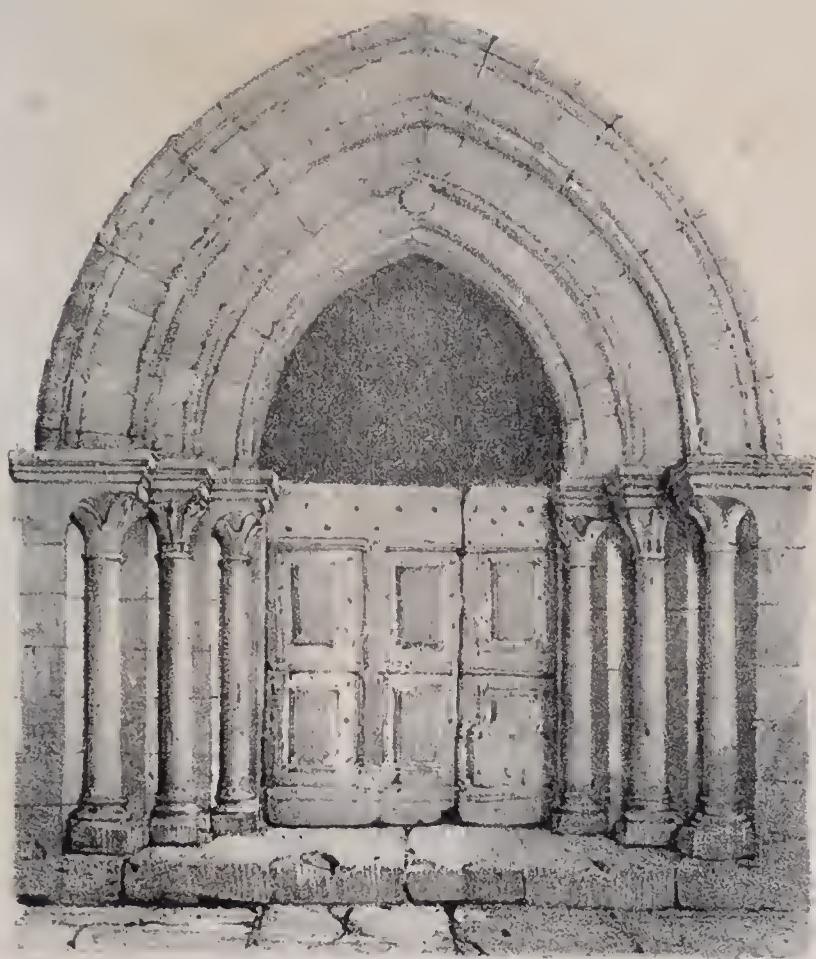
SAUSSINES. — Frises de l'intérieur de l'église (XIe siècle).

GRANDMOND. — Chapiteau et base d'une colonne du cloître (XIIe siècle).

MONTAGNAC. — Corniche du campanile (XVe siècle).


Assas.


Beaulieu.


Grandmont.


St. Tibéri.

Fragmens des anciennes Eglises du dep.t de l'Hérault.



Montagnac.





Jonquières

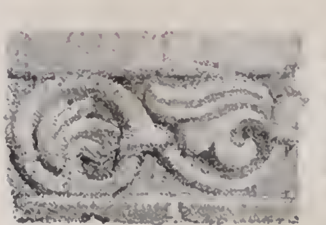


Baillargues.



Grandmont.









Saussines.

Fragmens des anciennes Eglises du Dépt. de l'Hérault.

u Boehm